

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



Le Père DEHARVENG



„Douce comme un matin d'Orient“

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION	ABONNEMENTS			Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N° 187,83 et 293,03
	Us An	6 Mois	3 Mois	
4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	Belgique	42.50	21.50	11.00
	Congo et Etranger	51.00	26.00	13.50

LE PÈRE DEHARVENG

Il y a dans l'histoire littéraire de tous les pays, mais particulièrement dans celui-ci, un phénomène à peu près constant. Pendant des années, c'est le désert, la grande misère intellectuelle si souvent signalée dans cette conférence-type que tout écrivain belge perpète au moins une fois dans sa vie et dans laquelle il démontre péremptoirement que le monde littéraire a commencé en 1880; puis tout à coup c'est l'efflorescence, la brusque apparition d'une génération, d'un groupe d'écrivains, qui avec plus ou moins d'originalité individuelle ont un air de famille, ce que l'on appelle une école. Telle fut la Jeune Belgique, cette Jeune Belgique qui se survivant à elle-même est devenue l'Académie; tel fut le groupe gantois du Réveil dont Maeterlinck, Grégoire Le Roy et Van Leerberghé furent les as; tel fut le groupe liégeois de la Wallonie dont Albert Mockel porta l'étendard; tel fut le groupe de la Lutte et de Durendal. Quel est le mystère qui préside à ces éclosions. Comment une ville, un pays qui n'ont jamais produit que des ingénieurs, des avocats, des notaires ou des commerçants donne-t-elle tout à coup naissance à des poètes ou du moins à des ingénieurs, des avocats, des commerçants qui comprennent quelque chose à la poésie? Cherchez bien. A l'origine vous trouverez toujours un professeur, un modeste professeur généralement de rhétorique, un professeur qui a eu le feu sacré, qui a su éveiller la petite flamme d'idéal que presque tous les adolescents ont en eux, qui généralement ne s'avive jamais et qui presque toujours s'éteint au moment où l'on entre dans la vie, dans la vie « vraie et criminelle ».

Ce professeur, cet éveilleur, pour plusieurs générations de jeunes Belges de formation catholique, ce fut ce père Deharveng dont le Collège Saint-Michel vient de célébrer le jubilé.

Ce fut une belle fête que ce jubilé à la fois intime, magnifique, scolaire, patriotique; le style « jésuite » s'y voyait à peine. Environ trois cents anciens élèves du père Deharveng étaient réunis; des magistrats, des fonctionnaires, des avocats, des militaires, des industriels et même des journalistes, tout un groupe d'hommes que la vie a déjà promenés par le monde mais qui tous mettent une sorte de fierté à reconnaître qu'ils n'avaient pas perdu l'empreinte que le père Deharveng a mis sur leur esprit.

L'empreinte! Cette redoutable empreinte des Jésuites au sujet de laquelle il existe toute une légende et toute une littérature! La portaient-ils vraiment tous ces anciens élèves du jubilaire? Peut-être bien. On prétend qu'on peut toujours reconnaître un élève des Jésuites même quand il a aussi « mal tourné » que Voltaire, le père Combes, Joseph Caillaux ou Albert Devèze. Admettons. Mais reconnaissons que cette empreinte est d'un style assez moderne; peut-être parce que toute jésuitique qu'elle est elle a été appliquée par le Père Deharveng qui est vraiment un Jésuite d'une espèce assez particulière et qui, dans tous les cas, ne ressemble en rien à ceux que s'imaginer! les lecteurs attardés d'Eugène Sue.

D'abord ce Jésuite est patriote. Certes, il n'est pas le seul Jésuite patriote; cependant, on croit généralement que la Compagnie qui est le plus international des organismes de propagande catholique et qui par définition met l'intérêt du Saint-Siège au-dessus de tout, pratique surtout un patriotisme officiel et de circonstance. Or, méditez les paroles par lesquelles, lors de son jubilé, le Père Deharveng a terminé son discours de remerciement.

— Votre devoir est de faire en sorte que le sacrifice de vos camarades n'ait pas été fait en vain. Notre pays, qui fut un des vainqueurs de la guerre, est bien près d'être un des vaincus de la paix. Et Outre-Rhin, le cliquetis des armes se fait déjà entendre, tandis que ceux

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Colliers, Perles, Brillants

PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22. RUE DES FRIPIERS. BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

*DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETE*

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

Ah! Jeunesse.



— Inutile de recourir à Voronoff mon cher !
Une bouteille de JEAN BERNARD-MASSARD
ce sera comme à vingt ans !

JEAN BERNARD-MASSARD

Grand Vin de Moselle champagnisé
GREVENMÄCHER-SUR-MOSELLE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

TAPIS D'ORIENT

OBJETS D'ART

Mochon Léon

16 - 18, Rue d'Arenberg - BRUXELLES

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES
Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTÉ DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

se préparent la revanche de demain élèvent un monument à leurs morts, où l'on peut lire: Invictis victi vicari. (A ceux qui n'ont pas été vaincus, les vaincus et seront les vainqueurs). Oui, en dépit de tous les Lorrains, en dépit de toutes les dangereuses parolottes de la société des Nations qui n'ont d'autre but que de nous arracher des mains les armes et le bouclier qui nous protègent, il faut que la Belgique reste forte et unie. Vous, si avez le devoir d'ouvrir les yeux du peuple, de lui montrer son véritable intérêt, ayez toujours à la mémoire cette phrase de Pascal: Il faut mettre ensemble la justice et la force; et pour cela, ne pouvant faire que ce qui est fort soit juste, faire que ce qui est juste soit fort. La Belgique a la justice pour elle: il dépend de nous d'elle ait la force sans laquelle la justice ne peut rien.

Connaissez-vous beaucoup de ministres ou même d'anciens ministres qui oseraient en dire autant aujourd'hui. Au reste, le père Deharveng a manifesté son patriotisme autrement que par des paroles. Collaborateur de la Libre Belgique (la clandestine) pendant la guerre, il s'est occupé lui-même de faire passer la frontière à ses élèves, en âge de servir, avec tant de zèle et d'activité que, gravement soupçonné par les Boches, il fut plusieurs fois arrêté. Ensuite, ce Jésuite est littérairement un homme moderne.

Entendons-nous. Le Père Deharveng n'est pas de ces pédagogues inconsidérés qui s'imaginent que parce qu'un écrivain est moderne et belge il peut servir de professeur de style. Ce n'est pas lui qui imaginerait de citer Camille Lemonnier ou De Coster, grands artistes mais stylistes contestables, comme un modèle à imiter. Mais ce qui fait qu'il a exercé sur tant de générations une action littéraire aussi considérable, c'est qu'il a compris qu'il était vain de vouloir ignorer le monde contemporain et que précisément pour défendre cette tradition classique en quoi il voit la forme même de toute culture, il fallait la rendre actuelle et vivante pour des esprits d'aujourd'hui et même de demain.

Dans tous les établissements d'enseignement, mais particulièrement chez les Jésuites, on s'est imaginé longtemps que la tradition classique serait d'autant plus forte qu'elle serait plus étroite. En dehors de Cicéron, de Virgile, de Bossuet, de Racine et de Boileau, il n'y avait pas de salut et encore ces grands écrivains étaient-ils expliqués de telle manière qu'à la plupart des enfants ils paraissaient n'avoir écrit que pour l'embêtement des collégiens. On ne dira jamais assez quel fut le prodigieux travail de décoloration et de dessèchement opéré par les professeurs, les Jésuites comme les autres, sur les grands classiques. Toujours est-il que pendant des générations nos jeunes catholiques à qui le Collège Saint-Michel donnait l'investiture étaient des gens qui pouvaient réciter correctement l'art poétique ou même l'oraison funèbre de la Reine d'Angleterre: « Celui qui règne dans les Cieux et qui gouverne les Empires, à qui seul appartient la Gloire, la volonté et l'indépendance... », mais qui croyaient nécessaire à leur salut et à leur situation

dans le monde d'ignorer tout du monde moderne. Il y eut un temps qui n'est pas si lointain où dans les collèges on ne laissait lire Chateaubriand qu'avec infiniment de crainte et de réserve et cela non pour les raisons idéologiques de nos néo-catholiques anti-romantiques, mais simplement parce qu'il n'était pas assez ancien.

Mais on a beau vivre sous la férule des bons pères, on n'en est pas moins de son temps; l'action du siècle opère même sur les jeunes gens qu'on élève en vase clos. Il vint un moment où ces pédagogues traditionnels virent qu'à force de vouloir imposer des disciplines désuètes ils perdraient toute action sur les esprits. Il y a quelque vingt-cinq ans l'enseignement des collèges religieux subit tout à coup une évolution rapide, plus rapide même que celle de l'enseignement officiel. Et naturellement ce furent les Jésuites qui en tinrent la tête. Tout à coup on ouvrit les fenêtres sur ce monde moderne qu'on avait voulu ignorer, on permit ce qu'on n'aurait pas pu empêcher: la communication avec mille choses nouvelles sur lesquelles jusque là on avait jeté un voile pudique. Ce fut non seulement la littérature d'hier qui entra sinon dans les programmes, du moins dans les leçons, mais la littérature d'aujourd'hui, quelquefois la littérature de demain. Certes, dans la pensée contemporaine il y eut encore des réprouvés, mais on cessa de les ignorer et de les méconnaître. Il fut admis que Renan lui-même avait quelque talent. On reconnut que ces catholiques en marge comme Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Verlaine étaient aussi des catholiques. A l'enseignement desséché et décoloré on substitua un enseignement vivant.

Quel fut dans cette évolution la part du Père Deharveng? Initiateur ou instrument? On ne le saura jamais; c'est le secret du Père et c'est le secret de l'Ordre. Mais si le jubilaire d'hier ne fut que l'instrument, ce fut un instrument merveilleux.

Professeur de français, de latin et de grec, il inaugura une méthode nouvelle qui consiste à mêler intimement les trois disciplines de façon à faire de ces cours une sorte de cours de culture générale. Evidemment, une telle méthode n'est féconde que quand elle est pratiquée par un homme supérieur, par un véritable professeur, par un de ces hommes rares qui comprennent qu'il n'est pas de tâche plus haute et plus passionnante que de former des esprits. Mais le père Deharveng est de ces hommes-là.

117

Et pourtant le Père Deharveng est un pion. Un pion si parfaitement pion qu'il fait la pigne au pion de Pourquoi Pas? tout multiple qu'il est. Il a écrit un livre: « Corrigeons-nous » qui est en quelque sorte le manuel du parfait pion belge. Seulement, il y a pion et pion. Un livre comme le « Corrigeons-nous » du Père Deharveng pourrait être insupportable: il est charmant... Il est charmant parce que la férule

de l'auteur est toujours juste et légère. Il est puriste cet auteur, et comment ! Mais avec le sourire et comme quelqu'un qui sait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'importance du purisme. On est très puriste en Belgique. Le beau langage est pour nous une si belle victoire que ceux d'entre nous qui sont arrivés à bien parler et à bien écrire exercent sur eux-mêmes une telle surveillance qu'ils arrivent à donner à la longue quelque chose de raide et de gourmé qui sent toujours son pédant de collège. On ne peut les blâmer : il vaut mieux parler trop bien que parler mal. Mais le mérite rare du Père Deharveng en sa qualité de pion national, c'est qu'il sait garder la mesure. Il fera la guerre la plus sévère à cette syntaxe saumâtre qui est celle du Belge moyen et qui lui fait employer indifféremment tous les auxiliaires les uns pour les autres, mais il tolérera parfaitement tel vieux mot local tels : aubette, gloriolte, drève, etc. qui, désignant des choses locales, sont parfaitement placés dans un français vivant. C'est de cette ce bon sens indulgent qui rend le Père Deharveng si redoutable. Il lira sans doute cet article. Nous tremblons. Que va-t-il y découvrir ?

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



A M. Emile Francqui

MINISTRE D'ETAT ET DICTATEUR AUX FINANCES

Monsieur le Ministre,

La presse entière chante vos louanges. On a même constitué un comité de journalistes « officieux », chargé de lui dire comment il faut les chanter. Ils donnent le thème : « Vous êtes un grand financier, un grand colonial, un grand homme et, mieux que tout cela, un homme heureux. Tout vous a réussi. Pourquoi la consoli-

dation des Bons du Trésor ne vous réussirait-elle pas

Et les géniaux auteurs de ces remarquables communications patriotiques de réclamer du public un acte de foi en Vous. Vos collègues, disent-ils, vous suivent d'enthousiasme. Vous n'avez pas eu à leur forcer la main (aura-t-on donc insinué que vous les aviez brutalisés ?). Tout le monde, assurent-ils, a foi en vous comme en le Sauveur ou le Messie !

Nous voulons bien. Ce serait trop facile de prendre parti du petit rentier ou du petit commerçant inquiet, qui se doute tout de même, vaguement, que cette consolidation est une conversion, donc une demi-banqueroute. Le pragmatisme, la grande philosophie moderne, nous ordonne de dire : « Il est bon que telle chose soit vraie donc elle est vraie ». Il est bon que les obligations de chemins de fer valent les Bons du Trésor, donc elles le valent ; il est utile à la Patrie que la Société Nationale soit une bonne affaire : donc il faut que ce soit une bonne affaire ; il est indispensable que vous soyez un grand homme, donc vous êtes un grand homme.

Serez-vous un grand homme demain, dans six mois dans un an ? Ça, c'est une autre affaire. La démocratie est une grande mangeuse d'hommes, Monsieur le Ministre, et malgré votre génie, vous n'êtes pas encore arrivés à supprimer la démocratie. Allez donc demander, sur ce sujet, des renseignements à Clemenceau. Sincèrement, nous le souhaitons de tout notre cœur ; nous souhaitons, Monsieur le Ministre, que vous demeuriez le grand homme, parce que tout pragmatisme mis à part, vous êtes un homme rare, disons plus simplement un Homme. Nous ne savons pas si vous êtes un grand financier. Pour vous juger sur ce terrain, nous manquons tout à fait de compétence, et pour les financiers, le financier d'à-côté n'est jamais un vrai financier. Nous ne savons même pas si vous êtes un grand homme d'affaires, ou simplement un homme d'affaires qui a de la chance. Nous ne sommes même pas plus sûr que ça que vos idées financières soient de bonnes idées, ou du moins, les seules bonnes idées. Mais ce que nous savons, c'est que vous avez osé agir et risquer, alors qu'une personne n'osait agir ni risquer.

Un grand écrivain, qui fut aussi un homme politique considérable, Maurice Barrès, pour ne pas le nommer, disait un jour à l'un de nous, aux plus mauvaises heures de la guerre : « Le malheur, c'est qu'à un certain âge quand on est intelligent, on ne risque quelque chose qu quand il n'y a pas moyen de faire autrement ! ». Barrès grand écrivain, grand artiste, était tout intelligent et sensible. Au fond, il ne s'était jeté dans l'action que pour se regarder agir. Il avait donc bien des excuses, mais les politiciens qui, n'ayant ni son talent, ni sa culture, son intelligence, ne risquent pas davantage, n'en ont aucune, si ce n'est qu'ils font comme tout le monde. Depuis sept ans, ils étaient là tous à ne savoir sur quel pied danser, à hésiter entre l'inflation, la banqueroute et l'impôt, tel l'âne de Buridan entre les deux bottes de foin. Et, plutôt que de prendre une décision qui les aurait condamnés, ils auraient fort bien laissé périr la Belgique. Au fond, ils espéraient tous repasser la corvée au camarade successeur : « Après nous le déluge ! ». Au moment où le déluge était proche, où il fallait choisir et, par conséquent, risquer quelque chose, ils ont été tous si chers, afin que vous preniez le risque sur vos larges épaules, et vous l'avez pris.

Peut-être un Barrès dirait-il que c'est parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Et, en effet, il vous était assez difficile de faire autrement. Vous étiez porté par la voix publique; le Roi vous rappelait que vous aviez été officier et que, par conséquent, vous connaissiez tout le sens du mot servir. Mais, enfin, vous auriez pu vous faire porter malade, vous auriez pu poser des conditions inacceptables, vous auriez même pu dire: « M... ». Vous êtes de ceux qui savent quelquefois dire: « M... ». Dans ce pays de gens pratiques, on vous aurait compris, car on voyait bien que, dans cette aventure, vous aviez personnellement beaucoup à perdre et presque rien à gagner, si ce n'est de la vaine gloire.

Or, vous avez accepté la rude tâche. Le jour même où vous avez dit au Roi: « J'accepte! », vous êtes allé, de votre pas pesant, vous asseoir dans un bureau du ministère. Vous avez travaillé, vous avez examiné les diverses solutions qui s'offraient, vous avez choisi celle qui vous paraissait la moins mauvaise, puis vous avez agi comme il faut agir, sans regret, sans remord, brutalement.

Eh bien! Monsieur le Ministre, ça, c'est chic, comme dit M. Briand chez la princesse. Vous couriez un risque, un gros risque, et vous le courez encore. Car cette opération est hardie. Pour appeler les choses par leur nom, cette consolidation forcée, c'est une petite banqueroute. Cela va créer des difficultés sans nombre, et pour les dénouer, il faudra beaucoup de patience, d'adresse et une bonne volonté générale. Mais voyez quelle est la vertu d'une volonté nette, le pouvoir de l'homme qui a le courage du risque? La brutalité même de votre action l'a rendu acceptable. Ceux-là même dont vous lésez les intérêts immédiats se sont inclinés presque de bonne grâce. Ils ont senti qu'avec vous, il n'y avait pas à récriminer, et ils n'ont pas récriminé. En pragmatistes qui s'ignorent, on se sent dit qu'il fallait avoir confiance, et ils ont eu confiance. La garderont-ils le temps qu'il faudra? Nous commençons à le croire. Mais vous la refuseraient-ils tout à coup, avec l'impatience et l'injustice des démocraties qui n'oublieront pas que vous avez risqué la partie, alors que tout le monde se dérobait, et que vous avez été chic... comme Clemenceau en 1917, quand les Allemands étaient à Noyon...

Pourquoi Pas ?

Pour les fines lingers.

Les fines lingers courent souvent grand danger de s'abîmer au lavage. Vous pouvez écarter ce risque et laver les tissus les plus délicats, sans en abîmer un seul fil, en n'employant que



L. 107



La consolidation

Eh bien! oui, c'est entendu, cette consolidation forcée des Bons du Trésor est une mesure singulièrement audacieuse. Vous rencontrerez des gens qui vous démontreront péremptoirement qu'elle constitue une hérésie financière et une hérésie juridique; que ce n'est qu'une conversion ou même une banqueroute déguisée; que les gens qui ont confié leur argent à l'Etat avec la certitude que l'Etat le lui rendrait dans six mois, sont en droit de déclarer que l'Etat ne se conduit pas en honnête homme. C'est bien possible. On peut épiloguer là-dessus à perte de vue. Mais il ne s'agissait plus de faire des théories ou de se conformer aux théories. Au reste, depuis que, au début de la guerre, tous les théoriciens de la finance et de l'économie politique ont déclaré que cette guerre ne pourrait pas durer plus de six mois, on peut, on doit dire de la science ce que Renan disait de l'histoire: une petite science conjecturale. Il fallait courir au plus pressé. L'inflation, « la hideuse inflation », était à nos portes; il n'était pas question de délibérer. Le gouvernement n'a pas délibéré. Il a choisi la mesure de salut qui lui a paru la moins mauvaise, la moins dangereuse et la moins douloureuse. Il l'a appliquée brutalement, chirurgicalement. Il a bien fait. Il n'y a pas autre chose à dire.

Le comité de louange

Qui donc a eu l'idée saugrenue de constituer un comité de journalistes chargés d'expliquer à leurs confrères (qui sont évidemment trop bêtes pour faire leur besogne tout seul) ce que le gouvernement a voulu, ce qu'il a fait, ce qu'il fera et, subsidiairement, de célébrer les louanges de ceux qui le représentent. Ce n'est pas M. Franconi. Il paraît qu'il a déclaré que le fameux communiqué où on prie le public d'avoir foi en lui, était stupide. Il y a, dans ce comité, d'excellents journalistes qui jouissent de l'estime de leurs confrères et de la confiance du public. Pourquoi les compromettent-ils en leur collant sur le dos l'étiquette officielle? Quand les hommes politiques et les fonctionnaires comprendront-ils que, dès qu'un journal ou un journaliste devient officieux, ils perdent tout crédit, surtout en Belgique...

Le torchon brûle ?? ?

On a raconté que le torchon brûlait au ministère et que les beaux communiqués que l'on donnait à la presse, après chaque conseil de cabinet, dissimulaient de violentes attrapades entre les ministres socialistes et les autres.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce bobard, car, à prendre les choses au pied de la lettre, ce n'est qu'un bobard? Il n'y a pas eu de scène violente. M. Anseele n'a pas frappé sur la table au point de renverser un encrier; mais ce qui est vrai, c'est qu'il y a parfois du tirage — un tirage

inévitables. Les socialistes sont souvent de mauvaise humeur, parce qu'ils sont inquiets. Il faut avouer qu'ils sont dans une situation où il y aurait du mérite à être jovial. Ils sont pris, à chaque instant, entre leur doctrine et des nécessités financières qui les obligent à la contredire. C'est ce qui est advenu, du reste, à tous les doctrinaires à qui il est arrivé de mettre la main à la pâte : la politique la plus idéaliste est un éternel compromis entre une doctrine et la nécessité de la vie. Mais le socialisme, avec ses prétentions scientifiques, est une doctrine plus rigide que les autres, de sorte que quand un socialiste y fait un accord, ça se voit plus. Et puis, n'oublions pas qu'un ministre socialiste est toujours sous l'œil du parti. Aussi, conçoit-on que les nôtres ne soient pas contents quand on leur fait prendre, avec une certaine ironie, des mesures conservatrices. Rendons-leur cet hommage, d'ailleurs, que quand, parfois, avec une certaine difficulté, ils se sont ralliés à une mesure de salut public, ils l'ont avec loyauté tout ce qu'ils peuvent pour qu'elle réussisse, et cela malgré tous les Brunfaut du monde.

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Borgval, 8, sa délicieuse Munich-Alsace et sa Silver-Pilsen.

Le dissolvant

On s'est étonné de ce que M. Jaspas ait consenti à prendre Camille Huysmans dans son ministère. L'homme qui, depuis Pouillet, règne aux Sciences et aux Arts, semblait aussi peu désigné que possible pour faire partie d'un cabinet d'« économie ». Régnant comme un petit Isar sur son département, tranchant, ordonnant, réformant, peuplant les bureaux, les universités, les athénées de ses créatures, il déclare à qui veut l'entendre qu'il se fiche du dictateur aux économies comme un poisson d'une pomme. Avec sa faconde, son cynisme et sa manière de penser à coups de marteau, il compromettra le ministère, comme il a compromis l'autre. M. Jaspas le savait. Alors, se demande-t-on, pourquoi s'est-il adressé à lui ?

— C'est bien simple, nous dit un ami qui est bien au courant des dessous de la politique : c'est parce que MM. Vandervelde et Wauters le lui ont demandé. Ce n'est pas qu'ils portent Kamel dans leur cœur : il leur a joué plus d'un tour. Seulement, comme ils l'ont fait entendre à M. Jaspas, ils considèrent qu'il est moins dangereux dans le ministère que hors du ministère. Huysmans est très fort, parce qu'il tient toujours suspendue au-dessus de la tête de ses bons amis la menace d'une évolution vers le communisme. Ce qui manque à nos communistes pour devenir vraiment dangereux, c'est un chef. Ils seraient enchantés d'accueillir un Camille Huysmans.

DUPAIX, Tailor, 1er ordre
27, rue du Fosse-aux-Loups

Nos ministres à Paris

MM. Vandervelde et Franqui sont donc allés à Paris pour conférer avec MM. Poincaré et Briand. Que se sont-ils dit, ces quatre augures ? On ne le saura jamais. Les journaux ont déclaré que les nôtres avaient l'air très contents de leur voyage. Ils sont peut-être très contents, en effet, mais s'ils ne l'étaient pas, il est probable qu'ils ne songeraient pas à le confier aux journalistes. Quand renoncera-t-on à ce prétendu reportage diplomatique qui consiste à remplacer les informations, dont on manque, par des impressions que l'on invente ?

Admettons cependant que MM. Vandervelde et Franqui aient été enchantés de leur prise de contact avec les ministres français ? Mais pourquoi M. Vandervelde a-t-il re-

poussé avec tant d'énergie l'idée que les deux gouvernements aient pu conclure une entente ou un accord pour la défense du franc ou l'établissement d'une politique commune à la S. D. N. ? Craint-il toujours d'être « portugais » ? Voyons, cette entente nous est prescrite par des intérêts communs aux deux pays, ceux-là même qui, naguère, la craignait, à cause de leurs préjugés d'école reconnaissant qu'elle est indispensable et se rendent compte de la faute énorme qui fut commise par nos gouvernements quand, en 1916 et en 1920, ils repoussèrent l'offre d'alliance économique que nous faisions la France. M. Vandervelde serait-il de ces Belges traditionalistes qui ne se sont pas encore aperçus que Napoléon III était mort et qui craignent encore l'impérialisme français qui nous menaçait... sous l'Empire ? Bien entendu qu'un tel acte diplomatique ne s'accomplit pas en une heure de conversation. Mais s'il est vrai qu'il n'en a pas été question, c'est bien fâcheux.

HUY. Pensionnat de 1^{er} ordre. Ecole moyenne de l'Etat et Athénée royal. Direct. L. Delaet.

Au reste...

Au reste, l'accord franco-belge dans la politique internationale et financière est tellement indispensable aux deux pays qu'il s'impose aux hommes politiques par la force des choses. Ils sont sur la même pente ; ils la remonteront ou ils la descendront ensemble. Cette visite de MM. Franqui et Vandervelde en est la preuve. Le but de leur voyage, on n'a pas tardé à le savoir, était simplement d'avertir le gouvernement français de la mesure qu'ils allaient prendre. Simple courtoisie ? Mais non, nécessité de s'entendre, de se concerter, de prendre conseil les uns aux autres. L'accord franco-belge est très solide, parce qu'il a pour base la nécessité. Mais pourquoi ne pas le dire ?

S. N. D. C. D. F.

Keksekça ? Syndicat neutre des coiffeurs de France ? Ou bien : Société nouvelle de culture des falfots ? ? ? Ca, c'est mieux, car il s'agit de la Société Nationale des Chemins de Fer et que, évidemment, cette société s'est créée pour le relèvement de nos falfots belges, handicapés par les événements. Notre crédit ressemble de plus en plus à l'acrobate évoluant au-dessus de la cage aux fauves... Le cœur doit être solide et les muscles bien déliés. Réatouqué par un Franqui, notre crédit disposera de tout cela et l'on n'aura pas à craindre pour lui la chute dans la cage, qui fait en ce moment le succès du Cirque du Diable, au Cameo.

La ruse de l'éléphant

Retour de Paris. M. Franqui était radieux, mais peu communicatif. Aux journalistes qui l'assaillaient, le crayon en arrêt, il disait :

— Ma valise ? Vous n'avez pas ma valise ?...

Et tous de s'enquérir de la fameuse valise, cependant que l'autre, rusé comme un éléphant, disparaissait en douce.

Moralité : la valise diplomatique !

Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Étoile, à Uccle. Tel. 406.52, 472.41 et 167.51 ; trams 50 et 58.

L'instar

Décidément, c'est Paris qui se met à l'instar.
 Il est, paraît-il, dans les intentions de M. Poincaré de « mobiliser » la Régie des Tabacs, c'est-à-dire de la constituer en société nationale, sur le modèle de notre Société nationale des Chemins de fer. Serait-il vrai que M. Poincaré a demandé là-dessus l'avis de M. Franconi. Nous en serions patriotiquement et immensément fiers.

neuf tout de même; M. Franconi ne doit avoir sur l'histoire diplomatique que des notions assez vagues. Il n'est pas imbu de la doctrine du baron Lambert, ni de celle du baron Beyens, ni même de celle de Karl Marx. On dit que Jaspas et Vandervelde en sont bien revenus de ces doctrines. C'est peut-être le moment d'enterrer définitivement ce fâcheux Napoléon III et de comprendre que la France d'aujourd'hui n'a ni le désir, ni l'intérêt, ni le moyen de nous annexer.

CHARLESTON MANIE



La France saurait-elle enfin sur quel pied danser ?

La tradition

La tradition, en diplomatie, est peut-être ce qui fait commettre le plus de sottises. C'est en vertu de la tradition qu'en 1914 lord C.ey refusa de déclarer, dès les débuts du conflit, qu'en cas d'attaque de l'Allemagne, le Royaume-Uni se rangerait, avec toutes ses forces, aux côtés

de la France; c'est aussi en vertu de la tradition qu'après la paix de Versailles, notre gouvernement a continué de craindre la France, qui défendait les mêmes intérêts que les nôtres, pour se jeter dans les bras de l'Angleterre, qui avait ou qui se croyait des intérêts opposés. Toujours Napoléon III, Louis XIV, les ambitions séculaires de la France, la situation traditionnelle de la Belgique... C'est donc à cause de la Tradition que nous n'avons pas pu faire payer l'Allemagne et que l'Angleterre, peut-être sans s'en douter elle-même, exploite notre misère. Nous avons un gouvernement neuf — du vieux neuf, mais du

Esprit parlementaire

Pendant que, l'autre semaine, M. Caillaux, ministre éphémère, prononçait le discours dans lequel il rétorquait les idées financières de M. Léon Blum, un député du centre faisait circuler les « vers » suivants parmi les bancs de l'hémicycle :

Sur ton pauvre cuir chevelu
 Aucun poil ne repousse plus,
 Ça te désole!
 Mais quand tu vois que sur leur...
 Les singes n'en ont pas non plus,
 Ça te console.

Il paraît que ce sixain est spirituel — puisque le *Cri de Paris* le reproduit...

Nous n'y contredisons pas. Mais ça nous donne tout de même une haute idée de la mentalité parlementaire, aux heures graves où se joue la fortune d'un pays comme la France...

Trop parler nuit

M. Houtart dont, avant de faire un ministre des Finances, on a cru devoir faire un baron — sans doute pour ne pas rendre jaloux M. Lemonnier — vient d'être victime d'une petite mésaventure assez comique.

Interviewé par un journaliste parisien, notre ministre des Finances, après avoir exposé à son interlocuteur le mécanisme de la consolidation de la dette flottante par l'échange des Bons du Trésor contre des actions de la

Société Nationale des Chemins de fer et fait valoir que les avantages attachés à ces nouveaux titres sont tels que tout le monde voudra adhérer à la combinaison, ajoute ingénument : « Bien entendu, nous ne contraindrons personne ».

L'interview est à peine sortie de presse que paraît l'arrêté royal qui rend l'échange obligatoire.

Est-ce que M. Houtart ne se serait pas douté, la veille, de ce que le terrible M. Franqui allait lui faire contresigner le lendemain.

La morale de l'histoire, c'est que lorsque l'on est sous la férule de ce diable d'homme, il est prudent de ne pas trop parler — ailleurs qu'à la Chambre — des projets du gouvernement.

BENJAMIN COUPRIE

Sees portraits — Ses agrandissements

52, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 116.89

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

On ferme

A côté des mesures énergiques qui doivent agir directement sur le marché monétaire et relever notre franc, telles l'industrialisation des chemins de fer et la consolidation de la dette flottante qu'elle permet de réaliser, il y en a d'autres qui ont plutôt l'air d'avoir été imaginées pour satisfaire les gens qui veulent que le gouvernement fasse quelque chose, n'importe quoi, pour embêter les profiteurs de la guerre et de la crise financière ; telle la fermeture, à une heure du matin, des dancings et autres boîtes à poules de luxe.

M. Jaspas qui, comme ministre de l'Intérieur, avait la chose dans ces attributions et qui, du reste, est un homme vertueux, sévère gardien de la morale publique. M. Jaspas, cependant, n'a pas voulu agir sans ménager les susceptibilités des autorités communales, soucieuses de



leur autonomie. Il a donc averti officiellement de ses intentions les bourgmestres des grandes villes, mais en ajoutant que s'ils n'agissaient pas, le gouvernement interviendrait.

Quand M. Max fit cette communication à ses collègues des faubourgs, siégeant à la Conférence des bourgmestres, l'enthousiasme fut nul.

Qu'on attende, au moins, dirent les plus modérés, jusqu'après les vacances. En été, ce sont les étrangers qui viennent dépenser leurs dollars et leurs livres dans les établissements de nuit.

Mais l'objection principale, celle qui réunit l'unanimité des opposants fut celle-ci : « Est-ce que le ministre s'imagine que nous allons, à la veille des élections communales, nous présenter comme des empêchements de donner du travail ? Le gouvernement veut fermer les dancings, mais il le laisse ; ce n'est pas nous qui en aurons la responsabilité et l'impopularité ».

« Ainsi fut fait.

La grande pénitence

Lorsque, il y a quelques mois, la Ligue pour la défense du franc, que présidait M. Michel Lévy, voulut persuader nos concitoyens de la nécessité de faire des économies sa propagande n'eut aucun succès, et ses affiches ornées d'images, d'ailleurs abominables, n'amènèrent personne à restreindre ses dépenses.

Mais il semble bien qu'aujourd'hui la hausse formidabile de la livre ait fait réfléchir ceux qui, jusqu'ici, se pensaient sans compter. Dans nos grands magasins, nouveautés, c'est le vide absolu ; les vendeuses ne savent comment occuper les loisirs que leur procure l'absence des acheteurs ; les mères de famille s'abstiennent d'acheter chez les confiseurs les friandises — bonbons et bâtons de chocolat — qui avaient, il y a quelques semaines encore, un abondant débit.

C'est encore un succès pour M. Franqui. Aux exhortations platoniques de ses prédécesseurs, il a substitué la manière forte, qui vide, au profit du fisc, les poches des contribuables.

A moins que ce ne soit tout simplement la saison de vacances qui a amené un exode général vers les villégiatures françaises, plus abordables que les nôtres, et arrêté la vente en éloignant les acheteurs.

LA PANNE-SUR-MER

Hôtel Continental

Le meilleur

Avez-vous quelque chose

à vendre ou des services à offrir, voulez-vous faire bien et vite ? Oui ! Une seule solution : allez chez Gesletner Pfister, Brux.

Economies

Le gouvernement est entré sérieusement dans la voie des économies. Cette fois, il semble bien que ce ne soit pas du chiqué. C'est pourquoi, sans risquer d'être pour des propos défaitistes, on peut dire que ses premières mesures de resserrement furent des économies de façade. Tel l'abandon de l'hôtel du boulevard de Waterloo où l'on a logé une partie des services des Sciences et des Arts. « Bravo ! s'écria le populo ravi ; MM. Daxhelet, La botte et Ansel n'ont pas besoin d'être logés comme de princes. Qu'on les réintègre dans les bureaux moisissés de la rue de la Loi ! »

Bien ! Mais quand on n'a pas été ministre, on ne sait pas ce que c'est difficile que de faire une économie de deux sous. Quand on chercha le moyen d'installer rue de la Loi les fonctionnaires du boulevard de Waterloo, on s'aperçut qu'on ne savait vraiment où les mettre. Aussi les bureaux du boulevard de Waterloo sont-ils provisoirement encore ouverts. Il est probable que ce provisoire durera autant que le ministère, et peut-être autant que nous.

BERMOND, PORTE PLUME PARFAIT

— Marie ! Marie ! mon bain est tout froid...

— Je le sais, Madame ; le chauffe-bain ne donne plus de chaleur. Est-ce à cause du calcaire ou de la mauvaise qualité du gaz ? Je ne sais. Dans mon précédent service il y avait un appareil PORCHER, de Paris, qui donnait toute satisfaction.

La Maison VLIEGEN, 144, boulevard Adolphe-Max, représente cette firme.

Elections communales

Donc, le Sénat n'a pas voulu ratifier le vote par lequel la Chambre avait décidé de faire procéder, en septembre, aux prochaines élections communales. On a eu beau avancer de quinze jours la date des vacances, les vieilles habitudes ont encore leur puissance et ces messieurs du Sénat — il y a beaucoup de chasseurs parmi eux — n'ont pas voulu que leurs plaisirs cynégétiques puissent être troublés par l'obligation d'aller émettre un vote.

Et puis, obliger les amis politiques qui doivent prendre part à la bataille électorale à faire campagne pendant toutes les vacances, c'est été leur jouer un fort mauvais tour. En maintenant la date ancienne au deuxième dimanche d'octobre, on leur laisse, au contraire, à peu près intacts leurs deux mois de vacances, car la campagne électorale ne commencera guère que dans les premiers jours de septembre.

Avant cela, du reste, on aurait beau se dépenser en beaux discours, il n'y aurait personne pour les écouter.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux: 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Téléphone 603.78

M. Van Cauwelaert et la Légion d'Honneur

Une des manifestations les plus éclatantes de la vie politique de M. Van Cauwelaert a consisté à réclamer la protection de l'Angleterre contre les Français et les « Fransquillons », qu'il accusait de vouloir supprimer la langue flamande. Depuis, il n'y a pas de choses désagréables qu'il n'ait écrit ou fait écrire sur la France. C'est lui qui a fait échouer la convention économique franco-belge.

Mon Dieu! tous les sentiments sont libres. Mais pourquoi multiplie-t-il les demandes pour se faire nommer commandeur de la Légion d'Honneur? C'est très curieux cet appétit du flamingant pour la Légion d'Honneur. Il est vrai qu'il fait volontiers profession d'aimer la langue française en France et de la détester en Belgique.

Les montres et pendules « JUST »
donnent l'heure « JUST »
En vente chez les bons horlogers

Automobiles Voisin

53, rue des Deux-Eglises, Bruxelles
Sa 18/50 quatre cylindres;
Sa 10/12 quatre cylindres;
Sa 14/16 six cylindres.
Trois merveilles du sans-soupapes.

Le jazz à l'église et au parlement

D'après une information de Londres, il paraît que le jazz-band est entré triomphalement à l'église, au cours d'une cérémonie matrimoniale. On devait s'y attendre, puisque le cinéma et la radiophonie s'y étaient déjà installés sous prétexte de propagande religieuse. Le jazz, d'ailleurs, était bien excusable: c'était le mariage d'un de ses fidèles (doit-on dire un « jazziste »?), que l'on célébrait l'autre jour dans un petit temple de Blackpool. Cymbales, tambours, trombones, saxophones et scie mu-

sicale formaient l'orchestre, et les hymnes religieux se pliaient de fort bonne grâce aux exigences de ce concert pour Charleston. Dorénavant, l'Acte Maria et le Dies Irae seront chantés sur des airs nègres.

Pourquoi pas? Pourquoi même n'appliquerait-on pas cette méthode ailleurs qu'à l'église? S'il est un endroit où elle serait la bienvenue, c'est au Parlement. Il n'y fait pas gai tous les jours, et cependant, les spécialistes du jazz y sont nombreux: M. Franconi devrait bien jouer du tambour; M. Jaspas tiendrait le trombone; qui, mieux que M. Destrée, se servirait de cet instrument malicieux et imprévu qu'est le saxophone? A qui destinerait-on la scie musicale, si ce n'est à M. Fieullien? Et quant aux cymbales, on les remettrait naturellement aux mains expertes de M. Jacquemotte.

Musées itinérants

C'est un journal financier qui, dernièrement, proposait de vendre les tableaux de nos musées pour remplir la caisse et revaloriser le franc. La proposition ne semble pas avoir eu beaucoup de succès. Sans doute, nous n'avons pas, en général, le culte des choses de l'esprit, mais nous tenons à nos tableaux, qui constituent d'ailleurs une valeur réelle, marchande, dirions-nous, de tout premier ordre.

Seulement, ils ne rapportent rien. Le droit d'entrée perçu aux guichets des musées suffit à peine à payer le salaire des gardiens, et M. Fierens-Gevaert a même été prié préemptoirement de renouer l'escouade de dactylos qu'il avait attaché à son état-major. Mais ce n'est pas assez de faire des économies sur le budget des musées, il faut que les tableaux rapportent. Et alors, on a imaginé d'aller les montrer à l'étranger, puisque l'étranger ne paie pas assez pour venir les voir chez nous. D'où ces rétrospectives qu'on organise un peu partout. Il y a deux ans, c'était Paris; cette année, c'était Berne; l'an prochain, ce sera Londres, puis Budapest.

Bref, pour Londres, on caresse les plus grands espoirs. N'a-t-on pas parlé de fixer l'entrée à une livre sterling? Pourquoi pas une guinée, ça fait toujours un shilling, ou dix francs, de plus! Et d'aucuns voient déjà tout Londres, non, tout le Royaume-Uni se précipiter à l'exposition pour y admirer le polyptique de l'Agneau, cependant que des centaines de mille livres sterling viendraient s'accumuler dans la caisse d'amortissement de M. Léo Gérard. Quels enfantillages!

Tant qu'on y est, et puisqu'il est très sérieusement question de mettre le fameux chef-d'œuvre des frères Van Eyck sur un ferry-boat pour l'envoyer en Angleterre, pourquoi ne transformerait-on pas un paquebot en musée ambulante. On y mettrait les meilleurs tableaux de nos galeries publiques et on leur ferait faire le tour du monde, comme aux produits de n'importe quelle autre industrie. Et, en cas de sinistre, quelle belle aubaine pour les dispa-cheurs!

N. B. — Un jour, comme il se promenait à Anvers, Camille Lemonnier tomba en arrêt devant une plaque: « X... Dispa-cheur ». Il sonna, se présenta et demanda au maître de céans ce que c'était qu'un dispa-cheur. Et ce M. X..., qui n'avait pas beaucoup de lettres, mais qui était un homme courtois, expliqua au romancier qu'un dispa-cheur, c'était un spécialiste en matière de règlement d'avaries grosses.

Et voilà pour le Pion!

Ce serait folie d'acheter une quatre cylindres, quand vous offre sa nouvelle conduite intérieure six cylindres au prix d'une quatre cylindres.

Essex
PILETTE, 15, rue Feydt, Téléphone 457.24

L'Agneau mystique

Ce ne sera plus l'Agneau Mystique qu'il faudra dire, mais l'Agneau mystifié ! Le fameux polyptique qu'on a appelé le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et ce qui, à proprement parler, est le chef-d'œuvre de la peinture flamande, n'est pas au bout de ses tribulations. Voilà qu'on veut le mettre sur wagon et l'expédier par ferry-boat à Londres, pour faire l'ébahissement des Anglais !

Pauvre Agneau, c'est bien le cas de le dire. Il aura été mis à toutes les sauces. Les chanoines de Saint-Bavon, après qu'il eut fait, pendant plus de quatre cents ans, l'édification des fidèles, le trouvèrent immoral et déménagèrent au grenier les panneaux d'Adam et Eve. Les mêmes chanoines, ou, plutôt, des exemplaires de chanoines tirés sur le modèle des premiers, jugèrent qu'il n'avait aucune valeur artistique, et ils bazarèrent, pour onze cents francs, les volets latéraux à un marchand, qui les revendit pour quatre cent mille francs au roi de Prusse.

Il n'a rien fallu moins que la guerre et le traité de Versailles pour nous les faire rendre, et cela grâce à la bêtise des Américains, à qui on fit croire que les Allemands les avaient volés. Bref, après toutes ces vicissitudes, on croyait que le polyptique allait rester définitivement où il est, dans l'endroit pour lequel il avait été peint il y a plus de cinq siècles. Mais non, on veut lui faire voir du pays, l'exposer aux périls d'un voyage outre-mer. A cet âge ? Mais c'est de la folie, sans plus.

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE »
» DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Félicitations

Mme Laure Bergé, notre grande artiste lyrique, vient de recevoir la croix de chevalier de l'ordre de la Couronne. Toutes nos félicitations.

A la garçonne

L'administration en a parfois de bonnes. A une jeune femme qui doit se rendre à l'étranger, elle a délivré un passeport qui renseigne comme signe particulier : « Porte les cheveux longs ». Ce qui est non seulement un signe particulier, mais aussi un signe des temps et un témoignage de l'universel empire de la mode.

Mais les bureaucrates qui ont rédigé ce passeport n'ont pas réfléchi aux embêtements qu'ils pouvaient causer, si celle dont ils donnent ce signalement ne résiste plus à l'entraînement général et se fait tondre à l'ordonnance !

Les signes particuliers des signalements ne doivent pas être aussi fragiles et aussi périssables.

Camionnages à l'heure et à forfait.

Compagnie ARDENNAISE

— Agence en douane —
Avenue du Port, 66. — Téléphone : 649.80

La renommée du « Café de Paris »

Ses dîners du soir à 25 francs par tête, ses vins fins, son orchestre, ont classé le restaurant de la rue Saint-Lazare parmi ceux que fréquentent les vrais gourmets.

La différence

Jadis, on opposait la grande peinture, la peinture d'histoire et la peinture religieuse, à la peinture qui n'était ni religieuse, ni d'histoire, ni grande. C'était faire, en matière de critique d'art, la place trop grande au géométricien. Et on s'était à peu près unanimement d'accord pour dire qu'un tableau ne devait pas être religieux, ni d'histoire, ni se mesurer au mètre carré pour être une œuvre d'art quand même.

Depuis, l'ancienne querelle de la grande peinture et l'autre s'est réveillée dans une forme nouvelle. La grande peinture est devenue l'art monumental. Les peintres monumentaux ont formé un groupement qui regarde avec mépris sur tout ce qui n'est pas monumental. Ces messieurs sont allés à Gand, où ils ont été harangués avec esprit par M. Rodolphe de Saegher, l'échevin des Beaux-Arts qui n'est pas, lui, un peintre monumental, mais un peintre tout court.

Tout cela ne nous dit pas encore la différence qu'il y a entre un peintre monumental et un peintre sans plus. Eh bien ! voici : Une vingtaine d'artistes appartenant à un cercle d'art de Bruxelles étaient allés récemment en excursion en Normandie, Rouen et autres lieux. La Normandie est riche en vieilles églises, en pierres vénérables, en trésors d'art de toutes espèces. Mais, le soir quand l'heure de la visite aux curiosités est passée, la curiosité de l'homme, qui est insatiable, cherche un aliment ailleurs. Nos touristes, donc, s'en furent en quête d'autres distractions que la patrie de M. Chéron, qui n'exploite pas seulement la piété de sainte Thérèse de Lisieux mais encore la vénération à sainte Marie l'Égyptienne, offre avec libéralité. Il n'y eut que le groupe, d'ailleurs réduit, des « monumentaux » qui refusèrent avec indignation de suivre leurs compagnons où vous devinez. Quant aux peintres, dignes fils de Brouwer, de Jan Steen et de Craesbeek, ils y coururent comme un seul homme.

AU ROY D'ESPAGNE

(Petit Sablon) Taverna, restaurant et salons
Prix mod., tout en ayant fine cuisine et consomm. soignées

En Alsace

Une vraie ville d'eau ; une ville d'eau bien organisée à ses côtés. On ne saurait se tenir absolument tranquille pendant vingt et un jours entre deux bains ou deux verres d'eau. Il faut bien s'accorder quelques excursions : vers la Fagne et l'Hertogenwald ; Aix à la Dent du Chat Luxeuil et Vittel ont les Vosges et l'Alsace, qui, en art, sont tout à fait à portée. Or, beaucoup de Belges vont chaque année, à Vittel. Alors, ils découvrent l'Alsace. Ils vont à Strasbourg. Comme on leur a parlé du malais alsacien, ils interrogent l'habitant, qui leur rit au nez. Il malais alsacien ! Oui, peut-être dans les sphères politiques ; mais la vérité, c'est que ce coin de terre jouit d'une prospérité magnifique et donne au touriste une impression de bonne vie comme on n'en éprouve plus guère en Europe. Cette impression s'accroît encore quand les touristes poussent jusqu'à Colmar. La charmante ville rive de tous ses pignons et aussitôt qu'à la plaque de l'auto ou à l'accent de ses occupants, on reconnaît des Belges, on les envoie à Manneken-Pis, notre Manneken-Pis, qui est devenu une des curiosités locales. Et les Belges, comme il se doit, vont en pèlerinage à Manneken-Pis. Quelqu'un d'eux leur demandent aussi d'aller saluer Hansi, qui est son haut protecteur. Mais Hansi se défile. Il est à Colmar pour travailler et il est toujours dans la montagne à faire des aquarelles.

Noble fierté

Ce colonel est devenu noble pendant la guerre ; non qu'il ait été baronifié pour quelque action d'éclat, comme le baron Lemonnier, mais parce qu'il a gagné un procès qui lui a reconnu la qualité de fils légitime d'un prince étranger, métonn le prince de X... Un de ses subordonnés, connaissant la fierté que ce paladin tire de son sang bleu, ayant appris qu'un prince de X... était mort à Rome, va faire à son supérieur une visite de condoléances.

— Je vous remercie de votre démarche, capitaine, dit le colonel, mais sachez que le prince de X... qui vient de mourir à Rome appartient à une branche cadette, avec laquelle nous sommes brouillés depuis 1425...

TAVERNE ROYALE

Traiteur

Téléph. : 276.00

Plats sur commande

Foie gras Feyel de Strasbourg

Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles

Vins — Porto — Champagne

Le pain gris

Si le pain gris vous rend malade...

N'y joignez pas encore le fiel !...

Mettez-y de la marmelade

D'orange de CROSSE ET BLACKWELL.

Toutes bonnes maisons.

Le livre de la semaine

Le Naif, de Franz Hellens.

C'est un écrivain belge dont le nom apparaît, cette semaine, à la vitrine des libraires. *Le Naif*, de Franz Hellens. Ce ne sont que des souvenirs d'enfance. Mais quels souvenirs et quelle enfance ! L'homme a ranimé les premiers en les entourant de tous les voiles du mystère dont notre adolescence est peuplée. En lisant les chapitres : « Allez jouer ! », « Cordule », « La Petite Rousse », « Un Châtiment », « En avançant », on suit, pas à pas, toutes les émotions d'une jeunesse ultra sensible, on observe l'homme qui se forme.

Franz Hellens ajoute à ce sujet, souvent angoissant, toute la caractéristique de son talent si spécifiquement flamand : l'amour de l'inconnu et du symbole, l'occultisme, la curiosité pour la vie secrète des objets qui nous entourent, la conscience tournée devant le problème du mal, la volonté tenace de se dégager du milieu étouffant. Franz Hellens, qui occupe une place en vue dans la jeune littérature française d'aujourd'hui, y apporte le sentiment pictural et l'accent de terroir qui sont apparus jusqu'ici comme le trait caractéristique des écrivains belges. Ce *Naif*, qui éveillera bien des souvenirs, bien des rêves chez les contemporains de Franz Hellens, est un des meilleurs livres de l'écrivain.

L'amour au pays rouge

Un ami, qui revient du doux pays des Soviets, nous a rapporté quelques-unes des maximes que les communistes inscrivent dans les salles où ils ont l'habitude de se réunir.

Choisissons dans la « Salle Rouge des Adultes » :

— Deux femmes forment une assemblée et trois un enfer.

— Il faut choisir une femme avec les oreilles ; pas avec les yeux.

— La tête de la femme est vide comme la bourse du Tartare.

— Chez la femme et l'ivrogne, les larmes ne coûtent pas cher.

— Là où le diable n'arrive pas, il envoie les femmes.

Allons ! le communisme n'a pas l'air d'un bien bon régime pour la plus gracieuse moitié de l'humanité. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que, si ces messieurs des Soviets ne manquent point de psychologie, ils sont dépourvus de galanterie.

EN SAVOURANT une seule Abdula, vous aurez plus de satisfaction qu'en fumant tout un paquet de cigarettes ordinaires.



Les Vins Sandeman préférés des gourmets

L'homme de science

Les vaudevillistes nous ont appris que l'homme de science perd, à la recherche des choses abstraites, la faculté de se conduire, dans les banales et ordinaires circonstances de la vie ; et chacun sait que ce que disent les vaudevillistes, c'est plus vrai que parole d'Évangile.

En voulez-vous la preuve ?

Un de nos philologues les plus savants, est père d'une nombreuse famille. Or, l'autre jour, on avait invité les petites amies de ses filles à venir passer avec elles une après-midi de jeux et de dînettes. Or, la maman, obligée de sortir le soir, recommanda à son époux de ne pas laisser les enfants veiller au delà de neuf heures.

Et, à neuf heures tapant, notre homme qui sait que, pour les choses domestiques, il n'y a qu'à suivre les instructions de la maîtresse de maison — tel Socrate et sa femme Xanthippe — à neuf heures tapant, il quitte pour quelques instants ses livres et son cabinet, et ordonne à la domesticité de mettre coucher tout ce petit monde.

Ce qui est ponctuellement exécuté. Mais une heure après, le téléphone retentit. C'est une mère inquiète et éplorée qui n'a pas vu rentrer ses enfants.

— Vos enfants, répond l'homme de science, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus ; il n'y a plus personne ici ; tout le monde est couché...

Et il se replonge dans ses lectures.

Ce n'est que lorsque Madame rentra chez elle qu'elle s'aperçut, dans la chambre de ses enfants, d'un accroissement de famille injustifié. Tel l'ogre du conte de Perrault, mais d'une façon moins tragique, l'homme de science, distraité, avait confondu avec ses propres filles des petites étrangères...

CHAMPAGNE

Ses bruts 1911-14-20

GIESLER

LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qualité.

A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Vleurgot, Bruz. Tél. 475.08

Humour wallon

Le grand Hubert, du Pont-Canal, et Dziré, de la rue de Nimy, sont installés dans un petit restaurant pas cher, à Mons. On leur sert une soupe au bœuf.

Brusquement, le grand Hubert arrondit les yeux :

— Garçon !... Garçon !... Regardez un peu ce que je trouve dans mon assiette !



La 6 Cylindres
de marques
Compagnie
Belgo-Américaines
Mecano-Locomotion
122, Rue de Ten Bosch
BRUXELLES

CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE DE LUXE
TH. PHLUPS
123, rue Sans-Souci, Bruxelles
Téléphone : 33E.07

HOT
UNE MERVEILLE
Souppes en tête.
36.000 FRANCS
Etabliss
15, RUE VE
BR

POURQ
les Phares
VÉTÉRAN
53, rue



— Nom de zos ! dit Dziré : c'est un bouton de pantalon !

Alors, le garçon, avec calme :

— Ça ne m'étonne pas : on vous a servi un morceau à la culotte...

???

Cette histoire possède une variante.

Cette fois, le client a trouvé dans son potage un domino.

— Garçon ! hurle-t-il, voyez ce qu'il y a dans mon assiette : un doux et blanc !

Et l'autre, imperturbable :

— Monsieur ne voudrait tout de même pas que, dans un potage de cinquante centimes, on lui f... le double-six !...

La Ferme de Pairibonnier à Wépion

est une vieille hôtellerie pourvue du confort moderne. De la bonne cuisine, de bons vins, un séjour agréable. Elle vous attend le dimanche. Prenez-y vos vacances.

Hôtel. — Restaurant. — Pension. — Garage

Souvenirs et regrets

C'est une vieille Parisienne qui fut riche, et qui aime le plaisir ; aujourd'hui elle use ses dernières années dans de menus travaux qui lui permettent de garder encore une apparence suffisante pour entretenir certaines relations.

L'autre jour, comme elle prenait le thé chez une de ses vieilles amies, elle vit entrer le jeune neveu de celle-ci.

— Ah ! lui dit-elle, je ne vous ai pas perdu de vue, vous savez ! Je vous aperçois bien souvent, mauvais gar-

nement, et à une heure où vous feriez mieux d'être dans votre lit.

« ...Mais oui, expliqua la vieille dame à mi-voix. Vous savez que j'habite à quelques pas de la place Pigalle. Les vieilles gens ne sortent plus le soir, mais ils dorment peu. Je me lève de bonne heure. Et comme je n'ai pas encore perdu le goût amer des endroits de plaisir, je vais prendre mon premier déjeuner au Capitole. Vous y êtes bien souvent, devant une soupe à l'oignon ou une dernière bouteille, à six heures du matin. Moi qui viens de bien dormir, je prends mon petit café au lait. Mais je me donne ainsi quelquefois l'impression d'avoir fait la fête toute la nuit !... »

Ce trait manque au *Chéri* de Colette.

Pudeur américaine

On sait que les Américains sont le peuple le plus vertueux et le plus pudique du monde.

L'autre soir, dans un music-hall de Paris, trois Américains, père, mère et fille (type Cook le plus achevé) s'installent et regardent. Au bout de quelques minutes une ouvreuse passe. Le père l'interpelle à haute voix :

— Madame, le spectacle est très shoking.

Et, désignant sa fille :

— Emmenez Mademoiselle au vestiaire jusqu'à la fin. Vous aurez dix francs de pourboire...

Et la petite se leva, et suivit docilement l'ouvreuse.

Pudeur officielle

Un libraire bruxellois nous écrit une lettre trop longue et trop indignée pour être publiée. Ajoutons que son indignation nous paraît légitime. Une certaine ligue pour la défense de la moralité publique s'est avisée de dénoncer

MISS

FRANÇAISE

Taxée 18 H.P.

S'ENGAGEMENT

LETTE

FAIDER

S

P ? préférer

BOTTIN"

MON BELGE

BRUXELLES



Marque de fabricant

AUBURN

c'est la Perfection!

Av. Louise, 75
Rue Vanderlinden, 39Tel. 152-79
BRUXELLES

ACCUMULATEURS

TUDOR

60, CHAUSÉE DE CHARLEROI
BRUXELLES

Téléph. : 448.90-97-99-99

marquet une édition des *Contes de Boccace* parce qu'elle a été jugée la couverture illustrée de l'éditeur, attentatoire à l'œuvre publique. Notre correspondant nous a soumis la couverture. Elle est d'un art contestable : on y voit des dames plus ou moins déshabillées, mais il faut reconnaître avoir l'esprit bien mal tourné pour en concevoir une édition malsaine. Est-ce que les membres de la ligue en question n'auraient jamais mis les pieds au Musée Ancien surplu, nous pouvons rassurer notre correspondant. Il a au Parquet des magistrats très intelligents. Ils ne marcheront pas...

Amour, style et orthographe

Un de nos lecteurs nous envoie cette carte postale, écrite, dit-il, sur un banc, dans un jardin public :
 Je tâcherai de mes crites le plus Souvent Car vous pensés
 à moi. Je suis impatience de ne plus vous voir auprès de
 Si Ton Cœur aimer Mon Cœur Comme Mon Cœur aime
 Cœur et Ton Cœur est Mon Cœur neferont qu'un seule
 r.
 ense quelques fois Ma chérie au doux Baizer que nous
 gions quand nous étions réunis. Je suis Lasse d'être pret
 soit pour te dir mon Amour qui Grandit de plus fort en
 fort. Mais prans Patience les Beaux jours reviendront.
 lus tart.

Ton ami Félix.

videmment, c'est comique ; mais ne trouvez-vous pas
 comme dit Molière, « la passion parle là toute pure ».

Sonora



La meilleure machine parlante du monde
 EXPOSITION : 14, rue d'Arenberg. Tél. 122.51

Examen

Question : Citez une comédie de Shakespeare ?

Réponse : *Les Joyeuses commères de Waulsort.*

Un autre étudiant : « *Les petites femmes de Windsor* ».

CHAMPAGNE BOLLINGER

Histoire de théâtre

Dans un théâtre de province, on jouait un drama du moyen âge. Sur scène, il y avait Louis X entouré de sa cour. Dans la salle, il y avait peu de monde. Assez pourtant pour trouver que les artistes étaient inférieurs à leur tâche et pour le leur prouver par de discrets murmures. Un acteur excédé de ces manifestations hostiles s'avança vers la rampe et s'adressant au public, il lui dit, sans colère, mais avec fermeté :

— Prenez garde, vous savez, nous sommes plus nombreux que vous !

Le *Conservatoire Africain*, œuvre des crèches de l'agglomération bruxelloise, organise, à l'occasion de son cinquantième anniversaire d'existence, une grande tombola, comportant deux cent mille francs de lots, dont principalement une auto Métallurgique 15 HP, conduite intérieure, une auto F. N. 40 HP, torpédo. Il fait appel à la générosité du public, auquel il fait remarquer le tirage spécial d'une Chrysler Six pour les billets de couverture. Prix du billet : un franc. En vente 5, rue des Chartreux ; 26, boulevard Ad.-Max, et dans la plupart des grands magasins et cafés de l'agglomération bruxelloise.

Accord parfait

A la tête du ministère,
Que pense Monsieur Poincaré ?
« Contre le Boche et l'Angleterre,
Hardi ! J'ai... rai mon poing carré ! »

Dans cette nouvelle combine,
Tout n'est pas bien. Nous eussions
Mis le marin... à la marine,
Et Leygues (tiens !) aux Pensions !..

A l'Agriculture, on voit Quenille,
On a bien fait de l'accueillir.
A l'aide de son « portefeuille »,
Queuille n'aura qu'œil pour cueillir !

A la Guerre, on mit, par prudence,
Monsieur Paul-Prudent Painlevé,
Car à l'Agriculture, on pense
Qu'il eut laissé le pain lever !..

Le brillant Briand exagère
En ne lâchant jamais le mors.
Mais aux Affaires étrangères,
N'est-il pas quelque peu dehors ?

Tardieu du traité de Versailles
Arrive au pouvoir. Eh ! taudieu !
Il faut ici que mon vers saïlle,
Quoique André soit un peu tard, dieu !

Mette à l'Instruction publique,
Herriot, c'est fort adroit, car
Etant « maire », il eut la pratique...
Vivent les enfants d'Edouard !..

Au Travail, on met là, Fallières,
— Afin de nouer les deux bouts —
Puis — c'est la clé du ministère —
Pour finir, on passe Barthou !

Poincaré supprime sur l'heure,
Tous les bons secrétaires. Crac !
Cette fois, pour l'assiette au beurre,
On t'aura fait la nique, Eynac !

C'est l'union nationale !
Pour sauver le Franc, en avant !
Mais il ne faut pas qu'on s'emballe
— Union fait... Jarce, souvent !

Marcel Antoine.

Un drame du braconnage

Un malheureux chasseur, porteur de fonds d'Etat, s'est aperçu que ses quelques francs de revenus ne lui permettaient plus de se payer un port d'armes. Il a décidé de braconner. On vient de l'arrêter au moment où il essayait de voler une boîte de cartouches Légia chez un armurier de la ville. Ce qui prouve que s'il n'a pas de scrupules, il a le nez joliment fin, car il avait choisi les meilleures cartouches de chasse connues.

Histoire luxembourgeoise

Ceci est une vieille histoire, une histoire qui a couru dans tous les pays où a séjourné la glorieuse armée allemande. Mais cette version luxembourgeoise que nous envoie un de nos lecteurs nous paraît savoureuse. On la situe à Wolfrange, petit patelin aux environs d'Arlon :

C'était — il y a douze ans — les débuts de la guerre, l'invasion grise et la retraite de nos alliés français, dans

la province de Luxembourg, qu'ils avaient chèrement fendu.

Un soir, se présenta chez le porcher — qui est un par faveur spéciale, le gardien patenté du bouc municipal — un trainard français blessé. Les Allemands paient le village. Secourir un ami dans de pareilles conjonctures serait peut-être périlleux. Mais pas suffisamment pour faire reculer le porcher patriote, et mal surcroît. Notre homme imagina de cacher son hôte à l'écurie du bouc. Les Allemands n'iraient, certes, pas trouver !

Ainsi fut fait. Le pioupion s'en vint, guidé par l'aimable sauveur, tenir compagnie, pour la nuit, à l'un de la gent caprine d'alentour.

Le lendemain, le porcher s'appretait à porter assistance à son protégé : il recula, saisi d'horreur, de le spectacle qui l'attendait. Le Français était mort par les émanations du bouc...

Quelques jours plus tard, un déserteur, allemand, fois, vint chercher refuge dans la maison du hardien lui-ci, se souvenant de l'expérience et dans l'espoir de jouer un tour pendable à l'homme gris, le conduisant à l'étable du bouc pour y dormir jusqu'au lendemain.

Dès les premiers feux de l'aurore, quelques patriotes prévenus, vinrent, par la lucarne, jeter un coup d'œil dans la place. Leur curiosité se mua instantanément en stupefaction !

Jugez ? A côté du bouc mort, raidi par l'asphyxie, l'Allemand dormait d'un sommeil paisible...

HUPMOBILE 6 cylindres 22 H.P.
8 cylindres en ligne 24 H.P.

sont les plus parfaites parce que construites
— AVEC LES MEILLEURS ACIERS —

AGENCE GÉNÉRALE, 97, AVENUE LOUISE, 97, BRUXELLES

Histoire ardennaise

A Herb..., charmant village des Ardennes, vivent de vieux célibataires, cordonniers de leur état, les Dgilles. Habités à se débrouiller, ils n'ont jamais eu le secours d'une main féminine pour arranger leur intérieur. Ils se partagent la besogne et assument avec les tâches ménagères...

Il y a de cela quelques mois, l'aîné des frères, pressé à la confection du café, dut s'absenter pour la journée. Force est donc au benjamin de préparer lui-même la boisson du déjeuner. Tout va pour le mieux. Fier d'accomplir dans les règles de l'art un travail qui n'est de sa partie, il attend avec impatience le retour de son frère, qui ne manquera pas de le féliciter sur son zèle. Le frère arrive enfin et l'on se met à table pour « le café ». Le beau liquide noir coule dans les « jattes » et le puiné attend ses éloges. Mais aussitôt ont-ils vu la tasse aux lèvres qu'ils crochent, d'un commun accord, l'affreuse mixture qui leur brûle le palais. Ce n'est pas du café, c'est du poison ! Et le pauvre vieux est averti. Qu'a-t-il donc fait pour fabriquer un tel médicament ? L'aîné se charge d'éclaircir le mystère : Notre hôte s'était trompé de paquet, et au lieu de mettre de la corée, avait versé dans la cafetière une épaisse couche de tabac à priser !

Le village en a ri pendant huit jours.

Votre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie

ALBERT D'ETEREN, RUE BECKERS, 48-50

ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien et d'un brillant durable.

histoire écossaise

On sait que, dans tout le Royaume-Uni, les Ecossais aiment pour être un peu serrés en affaires. Le comptable est une vieille et puissante maison de commerce de Glasgow est sur le point de marier sa fille. A ce propos, l'administrateur-délégué qui dirige l'affaire, croit devoir se montrer généreux. Il réunit le Conseil d'administration.

— Vous savez, Messieurs, dit-il, que notre comptable, Mac Gregor, marie sa fille. C'est un employé modèle; nous rend les plus grands services, et il y a trente ans qu'il est dans la maison. Ne trouvez-vous pas que, dans les circonstances présentes, il serait opportun de faire quelque chose pour lui ?

— Assurément, répond le conseil à l'unanimité.

— Quant à l'importance de la gratification que nous nous lui accorder, voulez-vous me laisser la latitude de fixer moi-même ?

— Entendu.

Le lendemain, donc, l'administrateur délégué fait venir le comptable.

— Est-il vrai, Mac Gregor, mon ami, lui dit-il, que vous mariez votre fille la semaine prochaine ?

— Il est vrai, Monsieur.

— N'est-il pas vrai qu'il y a maintenant trente ans que vous êtes au service de la maison ?

— Il est vrai, Monsieur.

— C'est un beau terme de service, Mac Gregor, et nous sommes décidés à reconnaître votre zèle. Le Conseil m'a autorisé à vous remettre ce chèque de cent livres. Vous le rapporterez à votre prochain terme de service, et alors, nous sommes toujours contents de vous, je le sifflai...

automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau modèle Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles.

vers économiques

Vraiment le gouvernement n'a pas à se plaindre de son bon peuple. Voici que les poètes eux-mêmes se mettent à célébrer ses économies. Un de nos lecteurs nous envoie ce produit de sa verve poétique et économique :

Terre ! Terre ! Sauvés ! Ce chant de délivrance,
Comme au temps de Colomb, pouvons-nous l'entonner ?
Nos maux sont-ils finis, finie la souffrance !
Et l'heure du salut va-t-elle enfin sonner !

Plus de fables, de bluff, plus de désespérance.
Notre ciel assombri va se rasséréner.
Après notre pain blanc, nous avons l'assurance,
Pain bis, de te manger à notre déjeuner.

Sous les flots démontés des dollars, des florins,
Nos francs allaient périr, tels, en mer, des marins,
Quand tu sortis de l'onde, en cet instant tragique,

Nous couillons ! tu surgis pour sauver la Belgique,
Pressurée, meurtrie et le ventre puiti.
Mais, même à ce prix-là, pain bis... c'est pain béni !

Emile Lin.

Evidemment, ça n'est pas du Victor Hugo, ni même du Baudelaire, mais l'esprit de ce poème est excellent, nous le déclarons froidement.

Naiveté

Marie, qui vient d'être engagée comme femme de chambre chez un patron dont la cuisine est renommée, consulte le menu du déjeuner. Comme entremet, elle voit que l'on annonce des « pets-de-nonne ». Ces mots la plongent dans un abîme de réflexions.

Vers midi, on sonne. Marie se précipite avec zèle et voit devant l'huis deux bonnes sœurs dont la cornette blanche la remplit de respect. Mais que viennent-elles faire dans cette maison d'une piété très relative ? Tout à coup, Marie croit comprendre :

— Ah ! mes sœurs, dit-elle, vous venez pour préparer le dessert ?

— Mais non, ma fille, nous venons quêter...



Annonces et enseignes lumineuses

Lu à Charleroi :
On demande servante pour loger.
Disons-le froidement, le travail ne nous paraît pas bien dur...



Chemin de fer de Paris à Orléans
ETE 1926
EXCURSIONS EN AUTO-CAR
au départ des Plages de l'embouchure de la Loire

PORNICHET - LA BAULE - LE POUILLIGUEN

du 14 Juillet au 15 Septembre

Départs de Pornichet à 13 h. 30 — De La Baule à 13 h. 45
Du Pouilliguen à 14 h. — Retour vers 18 h. 30

Circuit A. — Tous les dimanches, ainsi que le mercredi 14 juill.
Pornichet — La Baule — Le Pouilliguen — Pointe de Penchétean — Les Rochers de la Grande Côte — Le Croisic, port de pêche — Les Marais salants de Saillé — La Turballe, Piriac, autres ports de pêche — Guérande, ses vieux remparts et son Eglise Saint-Aubin — Saillé — Le Pouilliguen — La Baule — Pornichet.

Circuit B. — Tous les jeudis.
Pornichet — La Baule — Le Pouilliguen — Guérande — St-Lyphard — La Grande Brière — Vue sur le château de la Bretesche (XV^e s.) au bord d'un bel étang — Calvaire de Pont-Château — St-Joachim — Montoir — Saint-Nazaire — Pointe de Chemoulin — St-Marc — Ste-Marguerite — Pornichet.

Prix quelle que soit la station de départ:
Circuit A : 27 francs. — Circuit B : 32 francs.

Le nombre des places étant limité, il est recommandé de les retenir à l'avance.

Vente des billets et départ des voitures : Auto-cars Hubert, avenue de la Gare, à Pornichet; Syndicat d'initiative, boulevard de la Plage, à La Baule; Agence Duchemin, au Pouilliguen.



Le torcho n brûle

JEUDI 29 JUILLET. — Le torchon brûle chez les socialistes bruxellois. C'est toujours la même histoire : les jeunes couches du parti estiment que les leaders et tout spécialement les camarades ministres se sont embourgeoisés. Ils voudraient les obliger à sortir d'un cabinet où ce « ventre doré » de Francqui occupe une place prépondérante. Au fond, le seul principe qui les anime c'est : « Ote-toi de là que je m'y mette ».

On serait tenté de sourire. Juste retour d'ici-bas. Les leaders en question, au temps de leur ardente jeunesse, ont prononcé des paroles analogues. Mais quand on voit une espèce d'énergumène inculte comme le citoyen Brunfaut, dresser d'obscures intrigues contre M. Vandervelde, on se dit qu'il faut être vraiment mithridaté pour vivre longtemps dans l'atmosphère politicienne.

Nos ministres à Paris

VENDREDI 30 JUILLET. — MM. Vandervelde et Francqui sont partis pour Paris, où ils vont causer avec MM. Briand et Poincaré. On aurait bien voulu être transformé en souris pour assister à l'entrevue. Ce sont vraiment de jolies variétés de l'*homo politicus* qui se sont trouvées là, réunies dans le somptueux bureau de M. Briand : Poincaré, juriste précis, lucide et tâtillon, mais, au fond, le plus opportuniste des politiciens. Vandervelde, doctrinaire et glacé. Briand, monstre de souplesse, et plus notre tank national, Francqui, compteur de Conseils d'administration. Francqui aux prises avec Poincaré le retors et Briand le charmeur, fuyant sous le regard énigmatique de Vandervelde, ce doit être un beau spectacle. Hélas ! aucun témoin impartial ne sera là pour le décrire. Francqui n'écrira pas ses mémoires, Briand non plus. Poincaré et Vandervelde peut-être, mais le premier racontera les choses à sa manière, le second les aura vues à la sienne.

Il y a toujours eu du mystère dans ces relations d'hommes d'Etat franco-belges. Du mystère et des malentendus. Les ministres belges, quand ils vont à Paris, se mettent en état de défiance contre le prestige du cadre (palais, tapisseries, trésors du garde meuble, splendeur des salons du quai d'Orsay) et contre la séduction qu'ils subissent malgré eux. Ils se dressent sur leurs ergots et gardent leur « quant à soi ». Les Français produisent une amabilité qui est sincère, mais momentanée, car ils ont toujours eu le tort de traiter un peu distraitement les affaires du Belge. Heureusement, les deux hommes qui sont allés aujourd'hui à Paris, l'un, Vandervelde, connaît bien le milieu parisien, du moins certains milieux parisiens ; l'autre, Francqui, est de ceux qui ne se laissent épater par rien et que la fréquentation de milieux financiers internationaux a, depuis longtemps, guéri de toute timidité devant les fausses splendeurs de ce monde. Peut-être sortira-t-il tout de même quelque chose de ces conversations.

La fête des grenadiers

SAMEDI 31 JUILLET. — Electoralement, le populo est antimilitariste, mais il garde un faible pour l'uniforme.

Les grenadiers font partie de la physionomie de Bruxelles, comme la flèche de l'Hôtel de Ville, Manneken Pis le baron Lemonnier. Aussi, quand on a annoncé que le glorieux régiment allait fêter le vingt-cinquième anniversaire de son installation à la caserne des Petits-Carmes tout le quartier a-t-il manifesté un vif enthousiasme. Courue des Petits-Carmes et les ruelles qui l'entourent, il y a un coin du vieux Bruxelles populaire, isolé dans un quartier élégant et qui se banalise. Il se prête admirablement aux illuminations et au pavoisement. Aussi cette manifestation militaire, dont la partie officielle fut naturellement solennelle, très ministérielle et très patriotique, se termina-t-elle comme une joyeuse kermesse qu'on met naturellement sous les signes de Teniers et de Breughel. C'est un des traits, somme toute, les plus sympathiques de notre peuple, qu'il ne puisse jamais rester solennel, guidé jusqu'au bout d'un peu de bonhomie narquoise vient toujours humaniser les plus augustes des cérémonies.

Consolidation forcée

DIMANCHE 1er AOUT. — En ouvrant le journal, ce matin, les Bruxellois ont appris qu'ils avaient enfin le gouvernement qui gouverne, qu'ils ont si souvent demandé et que la dictature financière de M. Francqui n'était qu'un vain mot. Ils en ont été un peu ahuris. La consolidation forcée des Bons du Trésor, une conversion obligatoire. Diabole ! le gouvernement des pleins pouvoirs n'y pas de main morte. Et on ne pourra plus lui reprocher de manquer d'énergie et de décision.

La décision est-elle prise à bon escient ? On n'est très bien d'accord là-dessus. Parmi les gens d'affaires, on est qui lèvent les bras au ciel et prévoient des difficultés énormes, une crise, des faillites...

Des difficultés, on en éprouvera. Mais quoi ? Le gouvernement a été appelé au pouvoir dans une situation exceptionnelle, pour prendre des mesures exceptionnelles. Il prend et il les prend énergiquement. Que peut-on lui reprocher ?

Tous ceux qui ont si vivement et si justement reproché aux précédents ministères leur veulerie et leur inertie, leur politique de chien crevé, seraient vraiment mal vus à se plaindre de ce que celui-ci ait recours à des mesures draconiennes pour redresser la situation. Le remède qu'il propose — non, qu'il impose — est un remède héroïque. On ne l'acceptera pas sans récrimination. Mais c'est en ce remède et, s'il opère, on bénira la brutalité du médecin qui nous l'aura administré sans nous demander notre avis.

Inquiétudes

LUNDI 2 AOUT. — Tout de même, le Belge moyen assez inquiet. On lui a si souvent bourré le crâne avec le crédit intangible de la Belgique, les sacrifices patriotiques qu'il se méfie. Il y a eu des attroupements devant les banques. On y a vu le grincheux qui rouspète et gesticule, même la veuve qui pleure sur son pauvre argent. Les économistes du *Café du Commerce*, qui sont encore si comiques que n'étaient naguère les stratèges du marché, s'en donnent à cœur joie : « La saine doctrine financière, le franc-or, la conversion, la dette flottante », le jargon économique-financier est devenu le langage courant d'un tas de gens qui n'y entendent goutte. C'est pour ça qu'il serait bien facile de semer la panique parmi eux.

On se rassure

MARDI 5 AOUT. — Eh bien ! il n'y a pas eu de dénouement. Les inquiets se rassurent, les affolés se tranquillisent, le bon sens national réagit, et l'on comprend

la pilule est un peu amère, il est indispensable de valser. Alors, n'est-ce pas, il vaut mieux s'y résigner que de sourire. Décidément, ce M. Francqui a le vent en poupe.

Anniversaire

VERCREDI 4 AOUT. — Il y a douze ans... Cet anniversaire vaut bien quelques instants de méditation. Il y a douze ans ! Vous souvenez-vous de cette chaude journée tout le monde sentit que l'heure du destin avait sonné ? Mais, que de choses, que de chagrins, que de souffrances ! Que de morts ! Que de gloire ! Que de regrets !...

SUR LA COTE

La Princesse

La princesse Marie-José est venue passer quelques jours à Ostende. Elle aime beaucoup sa ville natale, où elle revient chaque année, et le public ostendais — étranger et indigène — lui fait fête. On est heureux de revoir sa haute silhouette, et les vieux habitués de la plage et de la ville, en la voyant passer, élégante, souriante et fière, manquent pas d'évoquer le souvenir de son grand-père, qui, lui aussi, fut un habitué d'Ostende. Vers 1891-1892, Léopold II fit d'assez longs séjours à la côte. Il aimait à circuler sur le bord de la mer et poussait parfois jusqu'à Middelkerke. Il se faisait souvent accompagner par un autre boiteux, moins majestueux et plus petit. C'était le Banning, le grand fonctionnaire des Affaires étrangères qui eut tant de part à la fondation du Congo. On se souvient souvent les deux hommes s'arrêter le long de la plage. Que se disaient-ils ? Il paraît qu'après avoir discuté les problèmes les plus précis de la politique internationale, il arrivait à Léopold II de se laisser aller à ses grands rêves impériaux. Le Roi, dit un jour Emmanuel Banning, après une de ces conversations : « C'est un grand homme ! »

Ensor

Le bon peintre James Ensor, est devenu maintenant une gloire ostendaise. On va le voir comme on va à la Kursaal ou à l'estacade. Cette gloire locale, dont le vieil ami jouit philosophiquement, est assez réelle. Il n'y a pas si longtemps que le bon poète Gaston Heux apprit, en cherchant Ensor entre la Place d'Armes et la rue de la Chapelle, qu'on est rarement un grand homme dans son pays.

Un jour, donc, il y a trois ou quatre ans, Gaston Heux se promène à Ostende. Ostende offre à un poète deux attractions : la mer et James Ensor.

— La mer ? Gaston Heux l'a assez vue (il vient de La Haye) ; il veut voir Ensor.

— Aborde donc résolument un indigène.
— Pouvez-vous me dire où demeure James Ensor ?
— L'indigène ignore. Ensor ? Il n'a jamais entendu ce nom-là. Vingt indigènes — ou assimilés — recrutés à tous les degrés de l'échelle sociale, confessent semblable ignorance.

— Gaston Heux va à l'hôtel de ville. M. Lebourau gratte les pellicules occipitales et dit :

— Ensor ? Jamais entendu parler de ça...
— Cependant, aimable, il interroge un congénère et s'élance :

— Ensor ? Ensor ?... Attendez donc. Est-ce que ce n'est pas un type dont la mère était Chinoise ?

— Soyez tranquille. Cela n'arrivera plus aujourd'hui !

Familiarité

On raconte cette histoire, arrivée, dit-on, à un artiste français qui est descendu dans un hôtel de second ordre fort confortable, mais où l'on n'a pas encore adopté le style international. L'artiste en question, un peu indisposé et craignant un rhume, s'était couché de bonne heure.

Bertha, femme de chambre fort dévouée, vient Flammade, ayant peine à s'exprimer en français, vient voir s'il n'a besoin de rien.

— Est-ce que Monsieur ne désire pas le pot ?

Monsieur, plutôt ahuri de cette demande, remercie.

— Mais oui, Monsieur, prenez le pot : cela vous fera tant de bien !

— Non, merci, Bertha, je n'en ai pas besoin.

Et, pour couper court à ces propositions pour le moins étranges, Monsieur se retourne dans son lit.

Bertha s'obstine et s'éloigne en disant :

— Je vais vous chercher le pot...

Monsieur se demande ce qui va se passer et voit bientôt, avec soulagement, revenir Bertha, portant et déposant sur le lit du malade une grosse « peau de bête ».

Les manuscrits et les dessins ne seront pas rendus.

KUB



LA BONNE CUISINE
POUR TOUS

Demandez ses Recettes
115, rue Joseph II à Bruxelles.

EN AUTO SUR LES ROUTES

MAUDIT SOIT!... BÉNI SOIT!..

MAUDIT SOIT — et que ses tripes, saisies par une pince au ras de l'anus, soient enroulées sur le tambour de sa mécanique ! — Le motocycliste qui, à l'heure paisible de l'aurore, remplit brusquement la cour de l'hôtel du vacarme de son moteur, de telle sorte qu'il dresse effarés les pensionnaires sur leur couche déjetée et qu'il interromp les amoureux du 34, juste au moment où Elle allait demander au Ciel de ne pas la rendre mère...

???

MAUDIT SOIT le garagiste qui, à l'heure où vous apprêtez à faire la randonnée à laquelle vous rêvez depuis plusieurs semaines, vient vous annoncer, à l'hôtel, que son mécanicien, ayant voulu faire son plein d'essence, a versé par erreur la dite essence dans le refroidisseur et de l'eau bien fraîche dans le trou du réservoir à motocarline ! Que l'essence ainsi perdue soit soigneusement recueillie et introduite, par devant et par derrière, au moyen d'un volumineux entonnoir, dans le corps pantelant du malencontreux ouvrier du garage !

???

MAUDIT SOIT le compagnon de voyage en auto qui, au moment où vous admirez un site émouvant, vous écrase de calembours si horribles, que vous vous en sentez vomir la peau du ventre, comme au brusque hurlement d'une sirène ! Que le supplice du parapluie lui soit infligé — c'est-à-dire qu'on lui introduise le bout d'un riflard dans la cavité buccale et qu'on ouvre ensuite ce riflard avec force et fracas !

???

BÉNI SOIT le compagnon d'auto qui, à l'heure où vous êtes embêté par un mauvais souvenir, une bretelle qui se détache ou la désespérante monotonie d'un paysage, vous déride soudain — car il y a un moment pour tout — par un jeu de mots à faire dresser les poils sur l'échine d'un chimpanzé ! Qu'un opéritif d'honneur lui soit offert à la prochaine étape et qu'une cigarette d'importation soit fumée à sa santé, tandis que vous vous enfoncez tous les deux dans le « rocking-chair » de l'hôtel !

???

BÉNI SOIT le hasard qui, au moment où vous débâtez, avec l'hôtelier de la petite ville, le prix d'une chambre, fait passer sans méfiance devant vous le cuisinier du dit hôtel — un cuisinier plus noir qu'un houilleux qu'on a retiré d'un éboulement de mine, et coiffé d'un bonnet qui a servi à ramoner la cheminée de sa cuisine ! Laisant le patron dans l'exercice d'un soliloque, vous ressautez dans la bagnole — et adieu, l'Auberge du « Lion d'Or » ou du « Grand Cerf » !

???

BÉNI SOIT l'éclatement du pneu, juste en face d'un chon ignoré de Michelin et de Conti, où vous tombez un maître-gueux villageois, gardien des traditions — bonne cuisine française — lequel nous fait faire un veilleux déjeuner à des prix d'avant-guerre. Que ce maître-gueux soit mandé, à l'heure du dessert, à la table vous venez de passer de si heureux moments et d'un vieil Armagnac que vous lui offrirez, dans un élan d'ari de reconnaissance stomacale, serve à faire apprécier encore la différence entre le coup d'« buse » et le coup de fusil !

???

MAUDIT SOIT la catastrophale minute où vous apercevez, en ouvrant votre valise, devant le lit d'une chambre d'auberge où une panne de moteur a fait échouer, que vous avez oublié votre pyjama de précédente ! Puissez les folles imprécations que pousserez dans cette circonstance navrante et risquer d'apaiser la mâle rage dont vous vous sentez possédés — vous même et vous dispenser, par la suite, de diables accidents !

???

MAUDIT SOIT le cul-terreux malencontreux et le nœud aubergiste de sous-préfecture qui, derrière ses carreaux de vitre malpropres, le passage voyageurs égarés, leur sert un diner que refusent chien charognard, les loge sur une couche fétide et lée — et leur présente, le lendemain, une note de lace » ! Que le diable lui souffle à la face toute la qu'on't perdu, à vitupérer contre lui, les successifs qu'il rançonna !

???

BÉNI SOIT, par contre, l'accorte et plaisamment douillard hôte de la sous-préfecture voisine ! A êtes-vous entré chez elle qu'elle s'est aperçue qu'il quitte un bouton à la manche de votre veste et que, elle s'empresse à en recoudre un autre. Levée de bon matin pour préparer le repas qu'elle aura l'honneur de vous servir, elle officie devant ses fourneaux comme un prêtre à l'autel. Elle se tiendra debout à la table où vous goûterez sa cuisine : « Vous ne plus ?... Ce n'est donc pas bon ?... Si vous voulez me honneur, il faut en répondre... Et puis, vous ne pas : laissez-moi donc remplir votre verre ! » A elle, elle sauverait de l'opprobre la race, hélas ! prolifère gargotiers experts à mettre dans la cible. Que saint quand elle mourra, la place à la droite du Seigneur milieu de marmites d'or dont les odeurs l'entourent comme d'un encens et que les anges la nourrissent, les siècles des siècles, de coulis paradisiaques, avec cuillers de vermeil incrustées de rubis et de topazes.

Le Météore
La Grande Marque Française

Plume d'or à pointe inusable.

Entièrement garanti.



3 modèles.

Régulier - Safety or Automatique.

Trois grand choix en toutes tailles et en toutes pointes de plumes.

EN VENTE dans TOUTES LES BONNES PAPERIES et GRANDS MAGASINS
Pour le Gros, Beirlaen et Deleu, 14, rue Saint-Christophe, Bruxelles.

AUTOMOBILES
CHENARD & WALCKER
 10. 11. 15. 16/23 C.V.
 18, Place du Châtelain, Bruxelles

Propos balnéaires

Où irons-nous faire notre cure ?

INTERVIEW MEDICALE

iront ceux à qui l'air iodé de la côte ne convient qui veulent se refaire une santé et une jeunesse quel que station thermale ? Grave problème. Nous envoyé un de nos reporters les plus subtils interroger le célèbre docteur S. Q. Lap.

REPORTER. — Docteur S. Q. Lap que pensez vous question des Eaux ?

DOCTEUR. — Vous m'excuserez, cher ami, de vous en parler dans mon bain.

REPORTER. — Mais, pour discuter cette question des eaux thermales, un bain froid est tout indiqué.

DOCTEUR. — C'est clair comme de l'eau, et si mes clients ne devenaient ultra-fantaisistes, le robinet d'eau froide est là, à droite, à portée de votre main.

REPORTER. — Cet interview dans une baignoire n'est pas fait américain.

DOCTEUR. — Les Américains n'ont jamais rien de mieux. Quoiqu'ils disent, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

REPORTER. — Précisément le Roi Soleil et les grands artistes recevaient aussi dans leur baignoire.

DOCTEUR. — Et par ces temps de canicule... Mais, laissez-moi, et votre question ?

REPORTER. — Eh bien ! Que pensez-vous, docteur, de la question des Eaux ?

DOCTEUR. — C'est encore une consultation gratuite que vous venez me taper, je pourrais vous envoyer au diable.

REPORTER. — C'est précisément ce que je demande, quelles eaux me conseillez-vous ?

DOCTEUR. — A l'époque des vacances, nous sommes souvent consultés par les clients sur le choix d'une station d'eau, affaire délicate.

REPORTER. — Et qui exige un diagnostic intelligent.

DOCTEUR. — Vous l'avez dit. Si c'est l'enfance de la médecine qui guérit que de diriger les cardiaques sur Spa et de leur offrir le voisinage de la mer les rhumatisants en les envoyant à Aix...

REPORTER. — De préconiser Vittel pour les goutteux ?

DOCTEUR. — Il est autrement difficile de découvrir le remède idéal de villégiature pour ceux qui n'y cherchent qu'un sujet de distraction, un dérivatif à une neurasthénie chronique.

REPORTER. — Une cure dont ils n'auraient cure.

DOCTEUR. — Justement, et dans ces nombreux cas, de l'insuffisance du foie, du cœur ou des poumons doit se com-

pléter d'une auscultation du porte-monnaie, car toutes les eaux ne sont également accessibles au budget d'un malade par ce temps de vie chère.

LE REPORTER. — Il faut compter avec le change.

LE DOCTEUR. — Sans doute, et si l'on envoie, par exemple, un détracteur de la ligue antivivienne se laver la vessie à l'eau d'Evian, il faut bien lui recommander de ne pas tomber dans le lac en essayant de le traverser.

LE REPORTER. — Et comment cela ?

LE DOCTEUR. — En échangeant un billet de cent francs à l'entrée du bateau contre huit francs suisses à la sortie. C'est une saignée qu'il faut éviter.

LE REPORTER. — Une fistule de dimension dans la bourse. Mais Aix-la-Chapelle ne serait-il pas plus indiqué pour ce genre d'égroutants ?

LE DOCTEUR. — Par Hippocrate, n'y allez pas, car si les eaux sulfureuses attirent la clientèle spéciale, la prédominance du mark-or en ces lieux écarte immédiatement tout projet balnéaire.

LE REPORTER. — Ce que vous dites coule de source, Docteur.

LE DOCTEUR. — C'est ça, et ne perdez pas de vue qu'il y a sources et ressources. Il n'y a pas que les sources salées comme les additions des hôteliers qui les entourent, il y a les sources amères, amères de déceptions quant à leurs résultats.

LE REPORTER. — La situation sociale du client ne doit-elle pas peser aussi dans la balance de la Faculté ?

LE DOCTEUR. — Evidemment. Ainsi, un membre de la Chambre dont la Gazette place le siège dans le square de la Frousse, doit nécessairement, s'il se rend à Vichy pour se refaire le foie, être aiguillé sur la source de la Grande-Grille; ceux qui sont réellement malades, sur l'Hôpital...

LE REPORTER. — Et Mam'zelle Nitouche aux Célestins.

LE DOCTEUR. — Ah ! ah !... mais soyons sérieux. Un agent de change qui, malgré l'usage des pastilles de ce nom, souffrirait d'une laryngite chronique, nous l'envoyons...

LE REPORTER. — Un agent de change ? Aux Thermes...

LE DOCTEUR. — Du Mont-Dore, parfaitement. Pour un ecclésiastique atrabilaire, un abbé du XIX^{ème} Siècle, par exemple, Saint-Galmier est tout indiqué. Comme on connaît ses saints, on les adore et je ne comprends pas pourquoi il n'existe pas, à ma connaissance, de ville d'eau sous le patronage de saint Médard.

LE REPORTER. — Ça viendra.

LE DOCTEUR. — Il ne faudrait cependant pas laisser le choix libre et permettre des erreurs de traitement préjudiciables et fatales à la santé des consultants. Par exemple, il ne conviendrait pas de recommander à un employé de la ferme des boues les bains de fange de Saint-Amand, ils en ont soupé, si j'ose dire; ni à un télégraphiste les eaux d'Ems...

LE REPORTER. — Pourquoi pas, s'il est bronchiteux ?

LE DOCTEUR. — N'est-ce pas à Ems qu'on apprend à falsifier les dépêches ? N'envoyez pas non plus votre plombier à Plombières.

LE REPORTER. — Et votre belle-mère ?

LE DOCTEUR. — Naturellement dans un patelin très éloigné. Hamman-Boughara, en Algérie, sur les confins du Maroc, est très recommandable; on est à la limite du désert; il y a des hyènes, des chacals; on a même vu parfois un lion.

LE REPORTER. — Les lions qui fuient l'homme deviendraient zèbres devant la belle-mère.

LE DOCTEUR. — C'est à voir. Notez encore qu'il est prudent de ne pas conseiller à un malade joueur les stations thermales agrémentées d'un casino. Pour peu que

le client soit intoxiqué de baccarat, il délaisserait la piscine pour la salle de jeu, sous prétexte de se remettre à neuf.

LE REPORTER. — J'ai un camarade, ancien combattant, qui a fait toute la guerre...

LE DOCTEUR. — N'allez pas plus loin. Dans la province de Liège une cure à l'eau de Chevron.

LE REPORTER. — Je connais aussi deux amoureux qui...

LE DOCTEUR. — Ah ! pour ceux-là, ce sera facile. Ils se rendent à la Bourse...

LE REPORTER. — Pour jouer ? Ils n'ont pas le sou.

LE DOCTEUR. — Non, pour prendre le tram chocolat jusqu'à l'avenue Louis-Bertrand ; ils vont au Parc Josaphat, ils se rendent à la Fontaine d'Amour... Vraiment, à ceux-là, ça ne coûtera pas cher...

A ce moment, une pluie rafraîchissante se met à tomber tout à coup. C'est le docteur lui-même qui, ayant mis la main sur le robinet actionnant la douche fort à propos met un terme aux thermes et ses divagations thermales.

Pour les personnes de Bruxelles qui ne peuvent absolument pas se déplacer, elles n'ont qu'à ouvrir leur robinet d'eau de l'intercommunale, elles auront l'eau du Bocq ; il leur suffira de songer à l'Ardenne et, avec un peu d'imagination...

Dancing SAINT-SAUVEUR

le plus beau du monde

Les Amours de Léopold I^{er}

Le mur Guilloutet, ce fameux mur de la vie privée qu'avait voulu édifier Royer-Collard, s'est décidément effondré !

Le comte Egon Corti et le baron Camille Buffin viennent de faire paraître, chez Dewit, un volume, remarquable d'ailleurs : *Léopold I^{er}, oracle politique de l'Europe*. Et voici Mme Meyer entrée dans l'histoire.

De vieux Bruxellois se la rappellent encore. Parmi les nombreuses « amies » de Léopold I^{er}, elle fut la Grande Amie.

« C'est à l'inauguration de la Galerie de la Madeleine, en 1848, nous disent en substance MM. Corti et Buffin, que le roi avait aperçu Mlle Arcadie Claret de Viescourt, fille d'un lieutenant-colonel d'infanterie, attaché au ministère de la guerre. Sa beauté impressionna vivement le monarque qui, grâce à des intermédiaires, revint à plusieurs reprises la jeune fille. Mais le colonel, homme très honorable, apprit cette intrigue et se fâcha. Il était trop tard ; les amoureux étaient d'accord. Pour dégager Mlle Claret de l'autorité paternelle, Léopold I^{er} lui fit épouser un de ses écuyers, nommé Meyer, qui partit seul, le jour de ses noces, pour l'Allemagne, son pays natal, et dont on n'entendit plus parler.

» Enorgueillie par sa nouvelle position, Mme Meyer eut le tort de se montrer à l'Allée-Verte dans de beaux équipages menés par des laquais en livrée voyante, accompagnée du premier baby issu de sa liaison. La reine, toujours souffrante (et qui allait mourir à Ostende), était très populaire ; aussi le peuple manifesta-t-il un violent mécontentement. Des cris, des huées, des projectiles variés accueillirent la favorite non brisa les vitres de son limousine. Ces avertissements la décidèrent à plus de retenue.

» Le roi rendait visite chaque après-midi à son amie, parfois il dînait avec elle et ensuite causait avec diverses

personnalités, comme Rogier, Chazal ou Van Praet, venaient passer la soirée dans l'hôtel de la rue Re où elle habitait. C'est dans ce salon, à la fois poli et mondain, que se discutaient les plus importantes questions.

» Quand Léopold, en 1862, revint sérieusement d'Angleterre, Mme Meyer le soigna avec sollicitude et s'occupa continuellement de lui.

Elle s'était installée à Laeken...

???

Nous pouvons compléter ces notes de MM. Corti et Buffin.

Après la mort de Léopold I^{er}, les frères de Mme Meyer quittèrent l'armée belge et elle-même disparut.

Mais, de 1884 à 1886, l'*Indépendance belge* publia périodiquement cette annonce :

« Une belle maison de campagne située à Laeken attenait au nouveau parc, avec vastes jardins, grandes écuries, serres et remises, jardin potager et habit de jardinier est à louer ou à vendre présentes. S'adresser pour la visiter au concierge et pour les conditions à la propriétaire, baronne d'Eppinghoven Dusseldorf. »

D'autre part, l'*Almanach de Gotha*, en son édition 1887 par exemple, mentionnait parmi les dignitaires la Cour de Saxe-Cobourg-Gotha : « Ecuyer honoraire baron d'Eppinghoven ; maréchal de la Maison ; Aron d'Eppinghoven ».

L'*Armorial général* de Rietstap contenait avec un beau dessin d'armoiries ce texte :

« Eppinghoven, Bruxelles. Barons en Saxe-Cobourg 19 septembre 1862. Parti : au 1 d'azur à la croix argent, au 2 d'or au lion de sable. »

Enfin, un autre recueil, *Le Livre d'Or des souverains* précisait :

« Eppinghoven. — Fils de Léopold I^{er}, roi des Belges (né le 16 décembre 1790, décédé le 10 décembre 1865) et d'Arcadie Claret, mariée Meyer : 1-2 créés barons 19 septembre 1862.

» 1. Georges-Frédéric-Ferdinand, écuyer honoraire duc de Saxe-Cobourg-et-Gotha ;

» 2. Chrétien-Frédéric-Arthur, maréchal d'hôtel duc de Saxe-Cobourg-et-Gotha. »

Cette baronne d'Eppinghoven, ces barons d'Eppinghoven, c'étaient en effet Mme Meyer et ses deux fils assés à la prière de Léopold I^{er} — et dont elle portait même le titre. En une ligne de leur beau livre, MM. Corti et Buffin mentionnent l'anoblissement.

???

Et voici l'épilogue de cette histoire.

Le 22 décembre 1909, le *Berliner Börsen Zeitung* publia à propos de la mort de Léopold II une correspondance de Bruxelles datée du 20 et d'où nous détachons cette phrase :

« Parmi les personnalités attendues pour les funérailles se trouve, comme représentant du duc de Saxe-Cobourg-et-Gotha, le baron Arthur d'Eppinghoven, un des deux fils du roi Léopold I^{er} et d'Arcadie Claret-Meyer, alors que l'autre fils, Georges, est mort depuis 1904. »

A. Boghaert-Vaer

APPAREILS PHOTOS

Occasions de marque ICA, GOERZ, KODAK, etc.

Liste par retour — Vente avec garantie



J. J. BENN

25, PASSAGE DU NOUVEAU

TEL. 272 46

ANSALDO

4 et 6 CYLINDRES 2 LITRES
IMBATTABLES EN COTESEntretien gratuit pendant un an
65-71, rue d'Osende, BRUXELLES. — Téléphone : 62.345

Les os de Livingstone

Francqui, notre Francqui national, a sa légende, et ses légendes. Il en est de malveillantes — pour le nativiste qui n'a pas réussi, le colonial qui a réussi est un peu forban — il y en a de bienveillantes, celle-ci, qui montre qu'il y a, chez notre ministre, un côté fumiste et zwanzeur qui n'est pas pour déplaire. Il n'est pas mauvais qu'on sache que celui nous prêche la grande pénitence connu l'hygiénisme de sa rière.

Il était lors d'un des premiers séjours de Francqui au Congo. Après une longue expédition du côté du Katanga, il se disposait à rallier la côte. Or, au moment de passer par les indigènes avaient signalé au chef de l'expédition l'existence d'un blanc, d'un Anglais. Francqui s'y était fait intéresser, et il avait vu, perdu dans la brousse, un monument, une croix à demi-pourrie et les restes d'une inscription qu'il avait vainement essayé de déchiffrer. Il avait accordé à ce devancier inconnu les cinq minutes d'attention qu'aux colonies on consacre à ceux qui tombent, puis il avait pensé à autre chose. Pourtant, une idée bizarre traversa son esprit. « Après tout, se dit-il, n'est-ce pas bien sûr que les ossements qu'on ramena en Angleterre comme étant ceux de Livingstone, et qui reposent au musée de Westminster sont bien ceux de Livingstone. On a peut-être apporté à Londres le premier machabée venu. Ce n'est pas drôle si le mystérieux tombeau que je viens de voir est celui du vrai Livingstone. » Il sourit et s'occupa de l'expédition.

Il partit. Dans les longues marches, Francqui avait toujours près de lui un porteur chargé d'une petite malle, dans laquelle il paraissait attacher beaucoup d'importance. Ce n'était tout simplement parce qu'elle contenait quelques objets personnels auxquels il tenait, et notamment sa réserve de cigarettes. Mais son adjoint était fort intrigué par ce singulier colis. Francqui s'en aperçut et l'idée lui vint d'une énorme plaisanterie.

Un jour, vous vous demandez ce qu'il y a là-dedans, lui dit-il. « Bien ! si vous savez garder un secret, je vais vous le dire. Ce sont les os de Livingstone. Vous vous souvenez du tombeau que j'ai été voir dans la brousse. Eh bien ! c'est le véritable tombeau de l'explorateur. Le corps qu'on a ramené à Westminster est sans doute celui d'un nègre quelconque. Mais surtout, pas un mot de ceci, n'est-ce pas ? » L'autre promit le silence le plus absolu et l'on continua à marcher. Francqui, d'ailleurs absorbé par d'autres préoccupations, ne tarda pas à oublier le tombeau de l'Anglais, sa zwanze et les os de Livingstone. Il arriva à Boma. Réception de l'expédition, vin d'honneur, rapport au gouverneur.

Un jour, lui-ci, comme de raison, complimente beaucoup l'explorateur, puis il lui dit d'un air mystérieux :

« Et maintenant, vous n'avez plus rien à me dire ? »

« Non, je ne vois pas. »

« Bien ! Si vous tenez à garder votre secret. Capotez ! »

« Mais, je n'ai pas de secret. »

« Bien ! bien ! C'est votre affaire. »

Francqui comprend de moins en moins et s'embarque pour l'Europe. Il fait escale à Lisbonne. Quel n'est pas

son étonnement en apprenant qu'on le demande d'urgence à la légation de Belgique.

— Ecoutez M. Francqui, lui dit le diplomate, j'ai une mission délicate à remplir auprès de vous. Vous avez fait une découverte sensationnelle. Mais au nom du gouvernement du Roi, permettez-moi de vous recommander la prudence et la discrétion. Vous savez le culte que les Anglais ont pour leurs grands hommes...

— Sans doute. Mais quel rapport ma mission au Congo a-t-elle avec le respect que les Anglais professent pour leurs grands hommes ?

— Vous êtes discret, M. Francqui, c'est très bien. Mais ce n'est pas à moi que vous avez à cacher que vous ramenez la vraie dépouille mortelle de Livingstone.

On pense l'éclat de rire avec lequel fut accueilli ce discours. Tout s'expliqua. L'adjoint avait parlé. La nouvelle avait couru de bouche en bouche et de câble en câble, et l'on était inquiet, à Bruxelles, de l'effet que pourrait produire à Londres une querelle sur l'identité des ossements de l'illustre Livingstone.

Nous ne savons si tous les détails de cette histoire sont conformes à la vérité historique, mais les amis de M. Francqui la racontent et assurent la tenir de lui-même.

Le fond doit être vrai. En tout cas, elle illustrera cette vérité fort utile aux financiers et aux hommes d'Etat : « La meilleure forme de la publicité c'est la confiance ».

Petite correspondance

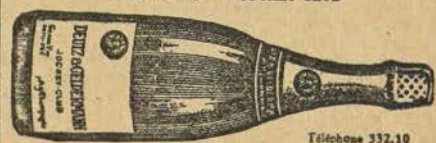
Dixit. — C'est la sœur du président Magnaud, le bon juge qui vient de mourir, que Grosclaude appelait, après Lucrèce : *Suave Marie Magnaud.*

Contribuable. — C'est, en effet, un curieux et dérisoire abus des mots : ce sont nos gouvernants qui, depuis l'armistice, ont commis, à notre détriment, tous les péchés qu'il est possible de commettre... et c'est nous qui faisons la pénitence !

Vieil Africain. — C'est le système des jeunes femmes de Libreville, sur la côte africaine. Frappé par la beauté d'une de ces passantes, vous vous risquez à l'aborder et à lui faire une proposition déshonnête, à laquelle elle répond d'un air farouche : « Passez votre chemin, Monsieur... Je ne suis pas celle que vous croyez ! » Vous vous repliez en bon ordre... mais vous n'avez pas fait vingt pas, que la jolie fille vous rattrape et vous demande : « Et si j'étais celle que vous croyez, combien que vous me donneriez ?... »

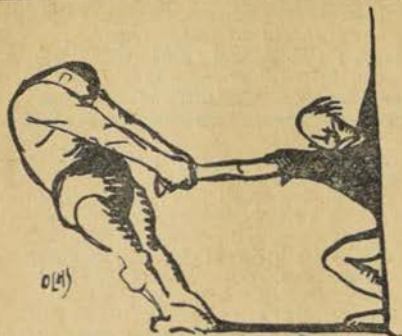
Léon V. — Tous les traîne-savates du Parlement vous arracheraient les yeux !

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & Co successeurs Ap. MARNE
GOLD LACK — JOCKEY CLUB



Téléphone 332.10

Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Valenciennes.



On nous écrit :

Le Comte Oswald de Kerchove

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Encore un souvenir à propos du comte Oswald de Kerchove de Denterghem :

Il fut, comme on sait, député de l'arrondissement d'Ath, sous le régime censitaire. Quelques jours avant sa première élection, faisant sa tournée dans la commune de Ligne, il entre, un matin, dans une ferme. La femme était seule au logis.

— Bonjour, Madame. Pourrais-je dire un mot au « censier », s'il vous plaît ?

— Impossible, Monsieur. Il est « d'aus l'camp » (aux champs).

— C'est dommage, j'aurais voulu lui parler.

— Oh ! mon Dieu, Monsieur. Si c'est pour les élections, il n'y aurait point d'avance, allez ; I disoit ce 'tta l'heure, qu'il étoit tout à fait décidé à voter pou « l' Grands Pids » (l'homme aux grands pieds).

— Dans ce cas, Madame, il ne me reste plus qu'à me retirer. Merci et pardon du dérangement. Bonjour, Madame.

Et, impassible, « l' Grands Pids » s'en fut.

Bien à vous.

J. D.

Toujours le Comte Oswald

Monsieur le Rédacteur,

Permettez à un de vos fidèles lecteurs de mettre au point le petit incident qu'il y eut jadis à la Chambre au sujet du regretté comte de Kerchove de Denterghem. Je pense que cela se passait lors de la Constituante, entre mai et juillet 1894. La droite faisant du boucan, le comte l'apostropha en ces termes : « Silence dans la ménagerie ! ». Sur quoi, le député Eeman, de Gand, (qui s'en fut au Caire après), répondit : « Il n'y a pas de ménagerie sans éléphant ! ». On a ri, et ce fut tout.

Votre dévoué,

R. H.

La drôlerie des enseignes

Messieurs les Moustiquaires,

Voici une bonne adresse que vous pourriez communiquer à vos lecteurs :

On lit en grandes lettres peintes sur la façade d'un immeuble sis chaussée de Wavre, 762 (en face de la rue de l'Égalité!), « Transformation d'hommes en dames ».

Si l'on pouvait y envoyer quelques-uns de nos députés, ce serait un moyen de nous en débarrasser.

Dois-je ajouter qu'il s'agit d'un magasin de vélos.

Après l'opération, les nouvelles dames pourraient se rendre rue Godecharles où se trouve un revendeur qui expose dans sa vitrine des « chemises et pantalons pour femmes neuves ».

Et pour faire la route on fera bien de prendre le taxi 1095 en stationnement place Paul-Janson, à l'intérieur duquel taxi se trouve une plaque émaillée prévenant le client que :

« Les strapontins sont faits pour s'asseoir, mais pas pour les pieds ni pour les chiens, ou le chauffeur peut faire descendre ».

Que de choses contient ce « ou » !

Bien cordialement,

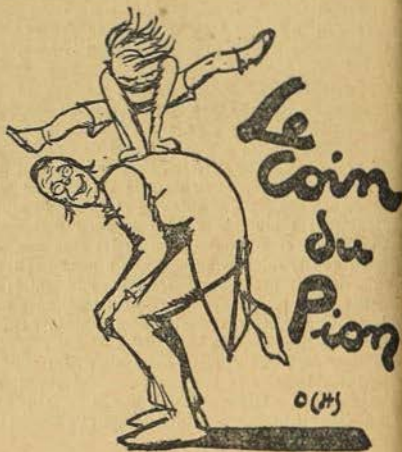
Un vieux lecteur.

ANNUAIRE DES BELGES A L'ETRANGER 1926 (5^{me} année)

ÉDITEUR

L'Office des Belges à l'étranger, 12, rue Valkenburg, Anvers. Prix du volume relié : 20 francs. Franco domicile.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de cet ouvrage qui a rangé parmi les collaborateurs indispensables du commerce de l'industriel, de quiconque s'intéresse à notre activité mondiale. Ce livre qui nous apporte, mis au point en 700 pages, toutes les adresses des milliers de compatriotes établis en pays, a su créer un vaste courant d'affaires au profit de qui le consulte. Il a été heureusement complété cette année avec la collaboration du ministère des affaires étrangères et nos 900 consuls. C'est certes le livre d'adresses le plus intéressant et le plus utile du moment.



Les *Dernières Nouvelles* du 29 juillet publient article :

Une tragique coïncidence.

On sait que M. Souza, secrétaire de l'ambassade d'Espagne accompagné à Madrid le corps du marquis de Villalobos décédé à Bruxelles, à la suite d'une appendicite. C'est lui s'est chargé en grande partie d'organiser les obsèques du d' mate espagnol.

Les lecteurs des *Dernières Nouvelles* ont été émus qu'aux larmes en apprenant cette coïncidence, tragiquement tragique...

???

Du *XX^e Siècle* (50 juillet) :

Les bêtes déjà adjugées aux marchands hollandais — p. lesquels il y avait un Allemand — furent remises en vente

???

PIANOS HERZ

Neufs, occasions, locations, réparations
47, boulevard Anspach, Bruxelles. T. : 417.10

???

Des *Dernières Nouvelles* (31 juillet) :

Angleterre. — Le total des mineurs qui ont repris le travail ne se lève qu'à 6,100. Un referendum est organisé parmi mineurs, etc...

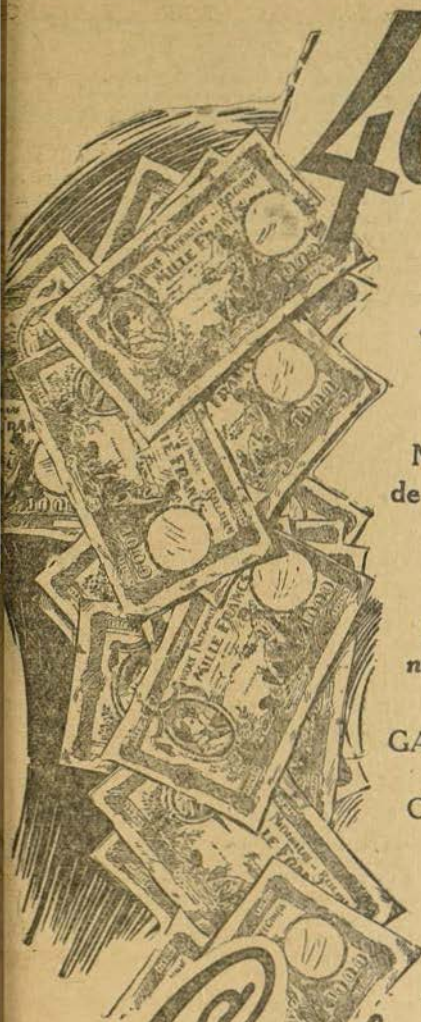
Mais on ne nous dit pas à combien il se couche...

???

De la *Gazette de Liège* (31 juillet) :

Des étudiants en droit et en médecine sont bonnes d'être à certaines heures ou se crèvent les yeux, la nuit, etc...

Il n'y a pas de sot métier...



46.250
francs

Nous sommes heureux
de publier ci-dessous le
palmarès des 25
premiers lauréats

Notre gratitude aux
nombreux participants

GAGNANTS PERDANTS

C'est le moment de fumer
une:

Caravellis

1^{er} JANSSENS, F., Bruges.

ANDENBROUCKE, R., Liège.
ALEU, J., Pecrot.
BREN, A., Anvers.
ANDENBOEYNANTS, H., Brux.
LIPPENS, M., Liège.
ORNE, F., Seraing.
E DONCKER, V. Brux.
E ROY, M., Brux.

10 HENIN, F., Andenne.
11 FRIART, A., Charleroi.
12 ROBBERECHTS, A., Turnhout.
15 LAMPAERTS, G., Brux.
14 JACOBS, F., Brux.
15 GEORIS, H., Ans.
16 REMACLE, L., Flémalle.
17 BRAECKMAN, F., Alost.

18 WATRIN, A., Termonde.
19 LAMBOT, J., Gilly.
20 TOGAERT, A., Anvers.
21 REINARDS, J., Louvain.
22 HALLEUX, A., Brux.
25 GEHLAUME, L., Liège.
24 DIEU, O., Mons.
25 HENNIN, A., Andenne.



Du journal *Midi* (2 août) :

MACABRE DECOUVERTE

Un cadavre inconnu enseveli dans dix centimètres de terre, à Eeckeren.

C'était vraisemblablement, un bien petit cadavre...

???

Des *Dernières Nouvelles* :

Il signale ensuite le succès de l'exposition, dépassant toutes les espérances les plus optimistes; à côté de nombreux Belges, on y constate la participation de Français, de Suisse, d'Espagnols, d'Italien, d'Anglais, de Suédois et surtout de Hollandais; la Néerlandaise seule est représentée par 60 exposants.

M. Buyl permanent, mmmmmmm en langue flamande, remercie les participants hollandais et marque les espoirs, etc.

Quelle peut être la nouvelle fonction de M. Buyl ?...

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM
162-164, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47 **BRUXELLES**

De la *Nation belge* (30 juillet 1926), 5^e page :

D'autre part, une nouvelle méthode de fabrication au moyen de matrices d'ébauchage fut étudiée et appliquée. Résultats: le prix de revient des crochets fabriqués d'après les anciens procédés s'élevait à 113 francs, ce prix a pu être abaissé à fr. 85.93. Cette différence, sur une commande de mille crochets, se chiffre par une économie de près de 160,000 francs — et cela rien que pour la fabrication d'un simple accessoire du matériel roulant!

1.000 crochets à 115 francs = 115,000 francs.

Economie réalisée : 160,000 francs !

A ce taux, nous serons très vite à flot...

???

Encore de la *Nation belge* :

... L'ecclésiastique déclara se nommer O'Connor, être âgé de 80 ans et originaire d'Irlande. Les consommations succédèrent aux consommations. Soudain, s'évanouit la sacoche de Mme Reilly, contenant plus de 1,100 dollars et des bijoux évalués à plus de 250 dollars. Les deux complices, O'Connor et Wilson, se retirèrent rapidement en déclarant qu'ils allaient faire l'achat d'une riche bague pour Mme Reilly en récompense du geste de M. Reilly.

Décidément, la *Nation*, quand elle s'occupe d'arithmétique, n'est pas beaucoup plus forte que *Pourquoi Pas ?*...

???

Dans le *Journal* (30 juillet), M. Henri Lucas nous dépêche M. Jaspard :

La flamme de l'esprit liégeois se révèle par un éclair du regard, par un mot qui frappe dur et surtout par le légendaire juponnet blanc qui couronne son front.

Comment la chevelure de notre Premier, un type dans le genre de Henri IV (« Suivez mon panache blanc ! »), a-t-elle pu révéler l'esprit liégeois à notre confrère parisien ?

Le Flâneur de la *Libre Belgique* (29 juillet) a réexploré le conservatoire des Musées du Cinquantenaire :

M. Capart est fâché contre les journaux, contre les journalistes, contre la population, contre les étrangers et contre le gouvernement. Quintuple trinité, si on ose dire.

Osez, osez : l'Inquisition ne brûle plus les gens ! La voilà qui complique singulièrement le principal motif de notre sainte religion !

???

M. Paul Berger, professeur, publie à Bruxelles une nouvelle édition de 550 pages : *Géographie économique générale* (1926). Son avant-propos se termine ainsi :

Cette certitude nous a guidé qu'un enseignement géographique verbeux se fait exagéré et flasque s'il reste soumis au régime de la dictée, et qu'il perd de cette manière son attribut essentiel : — d'être la « substantifique moquette » que toujours il doit constituer.

Voilà qui est aussi bien dit que bien pensé.

???

Offrez un abonnement à *LA LECTURE UNIVERSITAIRE*, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 500.000 volumes en lecture. Abonnements : 35 fr. par an ou 7 fr. par mois. — Catalogue français livré de paraitre, 12 francs. — Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 115.22.

???

Dans le tome IV de l'*Histoire de la musique de l'époque moderne* (musique contemporaine), on trouve avec étonnement parmi les compositeurs belges d'aujourd'hui, Léo Falla, dont un opéra obtint du succès en Allemagne.

Si un opéra de Léo Blech obtint du succès en Allemagne, c'est tout bonnement que ce compositeur est allemand, natif d'Aix-la-Chapelle, ville que le C. P. N. même ne revendique pas comme belge.

!!!

On lit dans la *Dépêche de Toulouse* :

Mme Magné, sage-femme à Périgueux, revenait de la messe avec son auto. En arrivant au village de Pouyaud, elle fut dépassée une autre voiture automobile; malheureusement la voiture dérapa et fut entraînée à l'intérieur d'une tranchée qui s'élève sur le bord de la route. L'auto pénétra dans le ravin, où se trouvait une charrette dont la flèche était enfoncée vers l'auto. Celle-ci monta sur la flèche, repoussa la charrette au fond du hangar contre le mur, dont une partie s'écroula; les moellons tombèrent sur la partie arrière de l'auto, qui bascula, pendant que la flèche s'élevait, soulevant l'auto par l'essieu avant, tandis que les roues arrière restèrent à terre. Ainsi brusquement cablée, l'auto reculant vivement alla buter par son arrière-train contre un mur en bordure de chemin, provoquant l'écroulement d'un large pan de ce mur. A ce moment, arrivait l'auto dépassée. Les blocs de moellons tombèrent sur son avant-train et il fut impossible de la dégager sans démolir la toiture.

Quand on se paie des accidents dans les environs de Bordeaux... M. de Crac était certainement Gascon.

la Renaissance agricole :

Le M. Jean J... de Pry-lez-Walcourt, qui, possédant deux
primés, vendrait l'un d'eux. « Brillant » fils (de « Ga-
de Dente », par « Val-d'Or »).

« Brillant » aura 5 ans en avril 1926 et remporta (suit la
nomenclature de ses prix).

est à la conservation de 700 francs.

Le premier poulain est visible, poulain extra. Ce cheval
a saillie à 300 francs. Fait très bien la monte et est très
vieux. Ce cheval n'a pas sailli à 3 ans.

elle famille !

???

Le rapport de M. Brusselmans sur le projet de loi
de la Société Nationale des Chemins de fer belges :

Les raisons qui ont déterminé le gouvernement à déposer le
projet de loi sur lequel vous avez à vous prononcer sont évidentes.
Elles ont été abondamment discutées dans la presse et dans
des réunions publiques. Votre rapporteur pourra donc se borner
à résumer.

Voilà un langage !...

???

Le courrier du Pion

Mon cher Pion,

Je suis vraiment étonné, ces voyageurs. Avez-vous lu,
dans le « Soir » (26 juillet, p. 5) sous le titre : « Dans un
pays », l'article de M. Pierre Daye? Ce voyageur raconte
ce qu'il a vu dans une Estancia argentine et nous dit, entre autres
choses, sa valeur en piastres (ou en « pesos », si on veut ne
pas parler français). Puis, il ajoute, modestement, entre pa-
ra-graphes : « Le peso vaut environ 2 francs ». Voilà le lec-
teur du « Soir » merveilleusement renseigné. Le peso vaut en-
viron 2,20 francs-or, monsieur Daye, or. — Or, de l'or de jadis
c'est un peu plus cher... hélas ! c'est : « le peso vaut environ 16 fr. »,
ce qu'il fallait écrire.

Et il y a mieux :

Le voyageur parlant de la vie des hommes dans la campa-
gne argentine nous dit (colonne 6) qu'ils « fument le maté à
l'aide de chalumeaux, dans des boules rehaussées d'argent ».
C'est très loin : « Il nous offre, en attendant, de fumer le maté ;
il nous passe de main en main, et chacun aspire le parfum de
cette odeur odorante ».

Très charmant, n'est-ce pas, ces détails caractéristiques que
nous pouvons nous rapporter les écrivains qui voyagent ! Mais
ce n'est pas le « maté » ou plus exactement la « yerba maté »,
cette herbe — les feuilles d'un houx de là-bas — pas très
forte et encore moins « parfumée », qui s'emploie comme
le maté (nous dirions en Belgique que c'est « un thé »), en
infusion, que l'on prépare avec de l'eau bouillante,
dans une petite courge (la « boule » rehaussée, ou non, d'ar-
gent) et que l'on « aspire », en effet, par un tube, d'argent
ou de chalumeau de notre auteur. Et lorsque « la pipe »
est de main en main, il est indispensable, le détail a passé
de la remplir chaque fois d'eau bouillante. J'ajou-

terai que l'usage du maté est, là-bas, aussi vulgaire et ré-
pandu, au moins, que celui du café, pardon, de la chicorée au
lait, chez nous. Et cela a été raconté et décrit mille fois.

Étonnants voyageurs, dit le poète :

« Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires... »
et la perle de ces écrins !

P. Cuchet.

???

Mon cher Pion,

Lu à l'entrée de la chaussée de Jodoigne à Parc (Lou-
vain) :

Voirie en réflexion Passage interdite

Le « passage interdite » se comprend. Il ne faut pas
troubler la réflexion de cette voirie.

Nos plaques de rues, à Louvain :

Impasse des Navets — Rapengang

Pourquoi Pas ?, numéro du 25 juillet : La main dans
le sac », page 851 :

J'ai toujours ouï dire que « business ne s'emploie qu'au
singulier ; donc, « business is business », sauf votre respect,
diraient nos grand-mères.

Un lecteur.

Lecteur, vous avez raison.

Chemin de fer de Paris à Orléans

ETE 1926

CIRCUITS EN AUTO-CAR

dans le PÉRIGORD

du 14 Juillet au 30 Septembre

1) Au départ des EYZIES, la capitale préhistorique de France.
Départ 13 h. — Retour vers 18 h.

Vallée de la Vézère :

Les Mardis et Jeudis. — Prix du transport : 20 fr. —
Abri du Cap Blanc — Montignac — Thonac — St-Léon —
La Roque — St-Cristophe — Le Moustier — Tursac — Lau-
gerie-Haute.

Vallée de la Dordogne :

Les Mercredis et Dimanches. — Prix du transport : 25 fr.
Campagne — St-Cyprien — Beynac — La Roque-Gageac —
Domme — Carsac — Sarlat.

2) Au départ de PÉRIGUEUX :

Les Jeudis et Dimanches, et le Mercredi 14 Juillet

Prix du transport : 20 fr.

Départ le jeudi à 13 h. et le dimanche à 10 h. 15. — Retour
12 h. 45.

Vallée de la Dronne :

Château-L'Évêque, Brantôme, Bourdeille, Chancelade.
Location, moyennant 1 franc par place, au bureau de l'En-
treprise des Autobus départementaux de la Dordogne, 53, rue
du Président-Wilson, ou au Syndicat d'initiative de Périgueux,
et au bureau du Syndicat d'initiative place de la Mairie, Les
Eyzies. — Le nombre des places est limité.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Com-
mun des Chemins de fer Français, 25, boulevard Adolphe Max,
à Bruxelles.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.
Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la

S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —

LE VÊTEMENT CUIR IDÉAL

spécialement recommandé pour l'Automobile

Le plus pratique.
Le plus rationnel.
Très solide
Extra souple.
Résistant à la pluie.
Lavable à l'eau.
Garanti bon teint.
Ne pèle pas à
l'usage.
Chrome pur.
Tanné par un
procédé spécial
et exclusif.



The most efficient.
Exceptionally light.
Splendid wear.
Delightfully soft.
Rainproof.
Can be washed.
Fast dyed.
Will not peel off.
Pure chrome.
Tanned by an
exclusive process.

Manteau Cuir "MORSKIN., Breveté

The Destroyer's Raincoat Co. Ltd

BRUXELLES

24 à 30, passage du Nord — 56-58, chaussée d'Ixelles — Exportation : 229, avenue Louise

ANVERS	GAND	CHARLEROI	OSTENDE
89, place de Meir	29, rue des Champs	25, rue du Collège	13, rue de la Chapelle
PARIS	BLANKENBERGHE	LA PANNE	LONDRES
	109, Digue de Mer	25, boulevard de Dunkerque	